

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 . . . . Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

4<sup>ÈME</sup> ANNÉE, N° 201. — SAMEDI, 10 MARS 1888

**BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES**  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion . . . . . 10 cents  
Insertions subséquentes . . . . . 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



*Jules Charette*

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 MARS 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Jules Claretie, par Louis Fréchette.—Scène d'intérieur.—Le frère Eusèbe.—Première querelle, par Camille Debans.—Poésie : Trop petites, par Charles Fuster.—Raymond des Bergères, par Benjamin Sulte.—Economie.—Usages et coutumes.—Primes du mois de février.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portrait de M. Jules Claretie.—Scène d'intérieur.—Portrait du frère Eusèbe.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	\$86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

*Biographie ou portrait de sir A. A. Dorton.*

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

*Le chevalier d'Iberville.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

*La femme Canadienne.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai. Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.



LE MONDE ILLUSTRÉ publie sur sa première page, à la place d'honneur, le portrait d'un excellent écrivain, d'un bon Français, d'un homme sérieux qui aime le Canada et les Canadiens, et dont Fréchette vous trace la silhouette littéraire dans une autre page.

Quand Fréchette a parlé d'un homme de lettres, il ne reste plus beaucoup à dire, et je ne me permettrai certainement pas de critiquer l'appréciation qu'il fait et de l'homme et de l'écrivain, mais, au contraire, comme le hasard me met sous la main un passage de Claretie, je ne puis résister au plaisir de le citer, afin de vous engager à aimer aussi ce cousin de France qui a un faible pour nous et veut bien s'occuper de nos essais littéraires.

Le nouvel académicien parle de lui-même et rappelle ainsi un souvenir de jeunesse :

« Lorsque, à mes débuts, j'allais voir un homme à qui M. Sarcy s'obstine à me comparer,—

croyant me railler peut-être et me faisant, en réalité, grand honneur,—Jules Janin me dit :

«—Mon enfant, il faut songer à avoir un bel enterrement!...»

« Au fond il était sérieux. Avoir un bel enterrement, c'est avoir, par son travail et la dignité de sa vie, mérité le regret de ceux qui demeurent; c'est avoir été aimé et estimé; c'est n'avoir jamais repoussé une main tendue, un espoir tremblant, n'avoir point fermé l'oreille à une plainte, la porte à un malheur, l'espérance à un début, la pitié à un vaincu.

« Pauvre et bon Janin, qui ne fût rien qu'un grand homme de lettres à l'heure où tant de gens sont affamés de pouvoir, de plaisir, d'argent, de gloriole officielle, bibliophile Janin, Janin qui fût un sage, et dont le buste souriant est toujours là-bas, entouré de vigne vierge, posé dans la muraille du chalet de Passy, vous aviez raison, mon ancien, et je dirai après vous à ceux qui me demanderont un conseil :

«—Il faut songer à une seule chose : avoir un bel enterrement! »

\*\* Le mot charmant de Jules Janin renferme plus qu'un conseil, car il est tout un enseignement; c'est une règle de conduite pour toute la vie, et c'est un bien grand honneur que de pouvoir s'exprimer ainsi, quand soi-même on a toujours cherché à mériter ce dernier hommage des vivants : un bel enterrement.

Le nombre des personnes qui suivent le cortège est de peu d'importance, et vous comprenez bien que Jules Janin s'occupait fort peu de la grandeur des funérailles qui peuvent être faites à l'homme qui disparaît.

Bien que le conseil ait été donné par un vétéran de la plume à un débutant dans les lettres et doive profiter à tous et non aux écrivains seulement, il est bon que ceux-ci ne l'oublient jamais, et, si cette pensée était toujours présente à l'esprit des journalistes, ils s'arrêteraient souvent au moment de commettre une mauvaise action en écrivant de mauvaises choses.

Dans notre pays, quoique le ton des polémiques ne soit pas toujours des plus distingués, et qu'il y ait beaucoup à redire sur la manière dont on traite ses adversaires politiques, on ne semble cependant pas s'en tenir trop rancune, et la chose ne tire pas assez de conséquence.

N'avez-vous pas déjà constaté, en effet, que l'esprit de parti nous envahit trop et que, grâce à un trop grand sans souci de la qualité intime de l'écrivain, on permet parfois à un escroc de s'établir comme entrepreneur anonyme de destruction—c'est un rôle ignoble—de la réputation des hommes honorables ?

Ce n'est pas à un de ces bandits masqués que Janin aurait pu conseiller de songer à avoir un bel enterrement, car un tel être ne peut laisser derrière lui qu'une traînée de boue; sa place, durant sa vie, est plutôt dans une cellule de prison que dans un bureau de rédaction et, tout ce qu'il peut espérer de mieux à sa mort, c'est un enfouissement suivi d'oubli.

Janin s'adressait à un honnête homme et, comme le dit Fréchette, Claretie est aussi respectable par ses qualités d'homme d'intérieur que par la supériorité de sa plume.

Il est une preuve de plus de cette vérité qu'on ne peut être un écrivain honorable qu'à condition d'être homme de cœur aussi et citoyen modèle, dans la vie privée.

\*\* Avoir un bel enterrement !

Ce n'est pas M. Wilson, gendre de M. Grévy, ex-président de la République Française, qui peut espérer un tel honneur.

Tant que la justice ne s'est pas prononcée, je n'ai pas trop ajouté foi aux rumeurs qui ont couru sur le compte de ce gendre compromettant, mais à présent qu'il est reconnu coupable, je vous avoue que sa condamnation ne m'a pas fait grand peine.

Wilson a été condamné à deux ans de prison, quelques milliers de francs d'amende et à la privation de ses droits civils pendant cinq ans.

Cette décision, qui a satisfait l'opinion publique, prouve une chose : c'est qu'en France les coupables, si haut placés qu'ils soient, ne sont pas à l'abri du châtement, comme on le voit malheureusement en nombre d'autres pays, en Angle-

terre, par exemple, où l'incroyable scandale de Wolwich a été étouffé avec un sans gêne vraiment révoltant.

Ceci prouve que, quoiqu'en disent les francophobes, notre mère-patrie a toujours souci de son honneur et que l'on ne se joue pas des lois impunément.

L'affaire des transactions louches de Wilson, au sujet de la Légion d'honneur, n'était pas la seule qu'on lui reprochait, et il y avait encore la question de franchise postale qui a fait grand bruit là-bas, bien qu'elle n'aurait pas eu chez nous un caractère bien grave.

Beaucoup de nos députés fédéraux, pendant la session, ne se gênent guère, en effet, de mettre à la disposition de leurs amis le droit qu'il ont de se servir gratuitement de la poste. Il leur suffit de mettre leurs initiales sur les lettres, comme Wilson empruntait le sceau du président de la République.

Mais nous sommes habitués à la chose et personne ne dit mot; c'est peut-être mieux que de crier trop au scandale, pour une petite affaire qui, en fin de compte, ne fait pas une grande brèche aux revenus de l'Etat.

\*\* Toute l'attention publique est dirigée en ce moment du côté du Palais de Justice de Montréal, où se déroule le fameux procès des deux détectives et du gardien de la paix accusés de vol.

On m'a communiqué dernièrement un journal de Belgique dans lequel on annonçait l'arrestation des accusés, mais d'une manière qui n'était pas précisément de nature à nous rehausser beaucoup dans l'opinion des autres pays.

Voilà à peu près comment on racontait la chose :

Les trois principaux chefs de la police du Canada viennent d'être arrêtés, à Montréal, après de longues recherches et un combat des plus sanglant. Ces fonctionnaires officiels étaient parait-il, à la tête d'une bande de brigands qui, depuis quinze ans, assassinaient, volaient, pillaient et répandaient la terreur dans la province de Québec.

Il ne se passait pas de semaine où l'on n'entendit parler de crimes commis sur les grandes routes et dans les villages.

Et voilà comment on écrit l'histoire !

Que les Belges se rassurent et que cet entrefilet ne les empêche pas de venir en Canada, car nous pouvons leur affirmer sans crainte que leur compatriote a beaucoup exagéré les choses, et que nulles routes ne sont plus sûres que celles de notre province de Québec.

Qu'ils soient persuadés aussi que l'on n'a arrêté aucun chef de police, et que les crimes sont très rares dans la Nouvelle-France.

Mais il est probable que le rédacteur du journal anversois était à court de nouvelles, le jour où il a écrit son petit article, et qu'il a voulu créer un peu de sensation pour intéresser ses lecteurs.

Et puis, le Canada est si loin, qu'il avait en réserve pour ceux qui auraient pu douter de la chose, la réponse habituelle : « Si vous ne me croyez pas, allez-y voir ! »

\*\* Il est rare que des femmes soient arrêtées chez nous, sous accusation de porter des habits d'homme, cependant le fait s'est présenté dernièrement, et la délinquante a été condamnée à une amende respectable.

En France, certaines femmes ont le droit de porter les vêtements du sexe fort, la plus laide partie du genre humain.

Cependant, il faut de graves raisons pour obtenir l'autorisation de ce faire, et parmi les personnes qui jouissent de ce privilège, se trouve une dame de Marseille, possédant une barbe qui ferait honneur à un sapeur.

Cette femme était la plus malheureuse du monde, et il lui était impossible de sortir sans être aussitôt suivie d'une bande de gamins qui ne lui ménageaient pas les épithètes les plus désagréables. C'est alors qu'elle se décida à demander aux autorités la permission de porter des habits d'homme, permission qui lui fut accordée aussitôt, et, pour compléter mieux encore son apparence masculine, elle a cru devoir adopter la pipe, persuadée qu'elle est que l'homme est un animal qui commence par des pantalons et finit par une pipe.

\*\* Le bain, qui est souvent la fin d'une

## JULES CLARETIE

existence, est parfois aussi la source d'un roman et, ce qui tendrait à le prouver une fois encore, c'est cette étrange aventure d'un jeune homme évadé de Sing-Sing, que certains journaux persistent, bien à tort, à faire passer pour Français.

Marrabé, alias Chesnut, alias Choucrouman, fils d'un pasteur protestant de la vieille Allemagne, fait beaucoup parler de lui depuis quelque temps, et il faut bien reconnaître que son cas est des plus intéressants.

Il y a environ six ou sept ans, ce jeune homme arriva à New-York. où il obtint de l'emploi dans une des meilleures pharmacies de la ville. C'était un garçon intelligent, instruit, se conduisant bien, et l'avenir semblait lui sourire quand, en un jour de folie, il commit un crime en imitant la signature de son patron sur un chèque de quelques dollars.

Arrêté, jugé et condamné au minimum de la pénalité fixée par la loi, cinq ans de pénitencier, il réussit à s'évader du bague de Sing-Sing, se réfugia chez des amis et parvint à se rendre en Canada.

A peine eut-il respiré l'atmosphère pure de la Nouvelle-France, que le milieu honnête dans lequel il se trouvait sembla opérer en lui une véritable révolution, et le forçat de la veille, revêtant une sorte de nouvelle virginité morale, redevint honnête homme.

Fuehrer—c'est ainsi qu'il se nomme et non pas Marrabé, ni Chesnut, comme il le disait, ni Choucrouman. comme je l'appelais tout à l'heure,—se mit bravement au travail, devint l'associé d'un pharmacien de Montréal, se conduisit en gentilhomme, et, grâce à sa bonne conduite et aux fleurs de myosotis qu'il avait effeuillées en des moments d'amour, arriva à se marier avec une jeune fille de bonne famille anglaise.

Dire qu'il a eu raison de taire la faute commise, en un jour d'orage, serait trop, mais je me borne à constater, sans commentaire.

Après quelques mois de lune de miel, il partit de Montréal le 14 juillet 1886, le jour de la fête de la France,—il eût mieux faire de rester pour saluer le drapeau tricolore—et se rendit à Boston, puis à Providence et enfin à Brooklyn, où il entra encore dans une pharmacie, comme premier employé.

\*.\* Vous rappelez-vous l'exemple que je vous citais la semaine dernière, celui du Cognard, comte de Pontis de Sainte-Hélène, le forçat évadé, qui fut dénoncé par un de ses anciens compagnons de chaîne? Eh bien! Fuehrer eut le même sort; c'est un de ses co-pensionnaires de Sing-Sing qui le découvrit et, ne pouvant le faire chanter, le signala à la police.

Le roman n'est souvent que la copie de la vie réelle.

Le lendemain, il était réintégré au bague.

Toutefois, la vie exemplaire qu'il avait menée, depuis sa fuite, et surtout la position de sa jeune femme qui déclara l'aimer toujours, lui attirèrent les sympathies de plusieurs citoyens notables de Montréal, puis le courant s'établit et bientôt nombre de New-Yorkais s'intéressèrent à son sort.

J'approuve fort ce sentiment, et ce jeune homme, quoiqu'allemand, ne me déplait pas, parce qu'il a prouvé plus tard, par sa bonne conduite, qu'il n'était pas né mauvais.

De nombreuses requêtes furent faites pour obtenir sa grâce, et le gouverneur de l'Etat de New-York les a actuellement en mains.

A tout péché miséricorde; le pécheur en cette occasion me semble digne de pardon et, intercédant en faveur de l'évadé de Sing-Sing, j'envoie par le plus prochain courrier ce numéro du MONDE ILLUSTRÉ, au gouverneur Hill, pour le prier d'écouter favorablement la demande de grâce qui lui est faite.

\*.\* On était dix la veille; le lendemain l'un d'eux rencontre l'autre, celui qui a faussé compagnie à minuit.

—Oh! mon vieux, si tu savais comme on s'est amusé après... que tu as été parti! (sic)

Leu Leduc

**N**ous les journaux de France parlent dans les termes les plus élogieux de la nomination de Jules Claretie à l'Académie française, en remplacement de M. Cuvillier-Fleury. Le télégraphe nous avait déjà annoncé cette nouvelle, qui du reste n'a surpris personne, l'heureux événement étant prévu depuis longtemps. Dès la mort de M. Caro, on désignait le populaire administrateur de la Comédie française comme son successeur probable; de sorte que, après le décès de MM. de Viel-Castel et Cuvillier-Fleury, son droit à l'un des trois fauteuils vacants mettait toute concurrence hors de question. Il était élu d'avance. C'est la récompense légitime d'une carrière, courte encore, mais noblement remplie; c'est le but atteint, en quelques étapes, mais par un chemin droit et vaillamment frayé. Tout le monde applaudit.

En général, l'Académie ouvre ses portes au grand écrivain, au grand savant, sans trop se préoccuper du personnage lui-même; cette fois, il semble qu'elle ait voulu couronner, en même temps que le penseur fécond, l'homme de cœur, le citoyen modèle, le patriote éprouvé—nature d'élite et caractère irréprochable. Chacun a un ami maintenant à l'Académie française, c'est Jules Claretie. Car c'est là le fond de ce tempérament si fièrement trempé pourtant—une bienveillance, une cordialité, une générosité d'âme qui en font l'ami de tous; ce qui lui est largement rendu du reste. Comme le dit Victor-Fournel, dans un récent article: «Jules Claretie est l'homme pour qui le mot sympathique, s'il n'existait pas, aurait dû être inventé; sa bienvenue lui rit dans tous les yeux.» Cette impression de sympathie, on l'éprouve infailliblement en lisant les œuvres du nouvel académicien; mais quand on a la bonne fortune de l'approcher, elle fait plus que se confirmer, elle se triple, elle se décuple. En somme, l'Académie ne pouvait faire un choix plus universellement populaire.

C'était déjà, pour nous les Français d'outre-mer, une raison suffisante de nous en réjouir; mais il y a plus—c'est que Jules Claretie est un ami du Canada; c'est un enthousiaste de notre histoire, qu'il connaît sur le bout du doigt; c'est un admirateur de nos grands hommes; c'est un confrère dévoué pour nos littérateurs et nos historiens, un agrégé à notre société Saint-Jean-Baptiste de Paris—un de nos nôtres enfin. A l'Académie, il formera avec Xavier Marmier et Jules Simon, une espèce de phalange alliée qui nous patronnera et nous gagnera l'affection de la France, en lui faisant savoir par quels liens indestructibles et chers nous lui sommes attachés.

Un mot de biographie maintenant.

Jules Claretie, si parisien qu'il soit, n'a pas vu le jour à Paris; il est né à Limoges, le 3 décembre 1840. Il a par conséquent quarante-sept ans. Il est de la génération de Laurier, de Mercier, de Chapleau, d'Edgar, de David, de Legendre, de Buies, etc. C'est à onze ans qu'il fit son entrée, comme élève du lycée Bonaparte, dans la capitale littéraire du monde, qu'il devait conquérir si vaillamment au bout de sa plume de romancier, d'historien et de journaliste.

Il débuta au *Diogène*, en 1860. Ses collaborateurs chômant plus souvent qu'à leur tour, Claretie, travailleur infatigable, faisait sous divers pseudonymes le journal à lui seul. Il collaborait en même temps à la *France* et à la *France*. Il fit tour à tour partie de la rédaction de la *Revue française*, de l'*Artiste*, de la *Presse*, du *Figaro*, du *Nain Jaune*, de l'*Avenir National*—qui l'envoya en Italie, comme correspondant, pour y suivre les opérations de la guerre—de l'*Illustration*, du *Courrier de Paris*; il fut courriériste à l'*Indépendance Belge*; fournit de nombreux articles à maintes publications périodiques, entre autres à la *Discussion*, au *Boulevard*, à la *Revue du XIXe siècle*; et finalement devint le chroniqueur attitré du *Temps*, où son article hebdomadaire fit, durant plusieurs années, le succès de cet important organe. Quelqu'un l'avait surnommé le «Marceau du journalisme.»

Comme romancier, Claretie n'a pas été moins fécond. Il débute en 1862, par *Une Drôlesse*; puis viennent *Pierrille*, une délicieuse histoire

villageoise; les *Victimes de Paris*, série de nouvelles; *Petrus Borel le Lycanthrope*, où le talent de l'observateur s'affirme d'une façon magistrale; *Voyages d'un Parisien*, récit de ses excursions en Allemagne, en Angleterre et en France; un *Assassin*, succès bruyant; une *Femme de Proie*; *Madeleine Bertin*; les *Muscadins*; le *Beau Solignac*; le *Train No 17*; la *Maison Vide*; le *Troisième dessous*; *Monsieur le ministre*, l'œuvre capitale du maître; le *Million*; les *Amours d'un interne*, et enfin *Candidat*, son dernier ouvrage—une étude admirable des mœurs politiques ou plutôt électorales d'aujourd'hui.

Les œuvres de Claretie sont tellement nombreuses que nous ne pouvons guère citer que le dessus du panier. Signalons comme œuvres historiques: *Armand Barbès*, *L'Empire*, *Les Bonapartes et la Cour*, *Histoire de la révolution de 1870-1871*; comme études littéraires ou artistiques: *Molière, sa vie et ses œuvres*, *Peintres et sculpteurs contemporains*, etc.; comme ouvrages patriotiques: *La Débâcle*; *La Guerre nationale*; *Paris assiégé*; *Le champ de bataille de Sedan*, etc., etc.

Au théâtre, Claretie a donné: *La famille des gueux*, drame en cinq actes; *Les Muscadins*, drame en cinq actes; *Les Ingrats*, comédie en quatre actes; *Le beau Solignac*, drame joué au Châtelet, et enfin *Monsieur le ministre* représenté au Gymnase.

Voilà le gros du bagage littéraire qui a valu à Jules Claretie le poste envié d'administrateur de la Comédie française, et qui vient de lui ouvrir si larges les portes de l'Académie. Le cachet principal de ses œuvres, c'est la distinction. Son style est clair et sobre, bien que vivant et coloré. Il y a chez lui de l'imagination sans affectation d'analyse inutile; de l'originalité sans bizarrerie; de la vérité dans l'observation sans naturalisme outré; de la vraie peinture de caractère, sans recherches psychologiques fatigantes; mais ce qu'on remarque principalement, c'est le bon goût et, je le répète, la distinction. On sent, chez le jeune maître, l'homme assez fort et assez sûr de soi, pour marcher droit devant lui, en dédaignant les trucs et les artifices vulgaires.

Jules Claretie est officier de la Légion d'honneur. Au physique, il est de taille moyenne, svelte, élégant et d'un abord singulièrement courtois. Belle tête, cheveux et barbe noirs, teint pâle, regard profond et doux. La main toujours tendue pour donner comme pour accueillir. J'ajouterais que c'est l'homme d'intérieur par excellence; le plus dévoué des pères de famille comme le plus attentif des époux et le plus tendre des fils. Et je terminerai en répétant à son sujet, ce qu'il disait lui-même de son collègue d'aujourd'hui, Emile Augier:

«Faut-il ajouter un dernier titre à la sympathie qu'on doit avoir pour un tel maître? Ce titre n'est pas à dédaigner: Emile Augier (lisons Jules Claretie) est patriote... et c'est peut-être ce qui donne à ce génie solide et clair cet accent d'honnêteté vibrante qui ajoute à notre admiration deux choses qui sont la parure de l'homme de talent et en font l'homme d'honneur: l'affection et le respect.»

Louis Fréchet.

## SCÈNE D'INTÉRIEUR

(Voir gravure)

La jolie scène d'intérieur, que nous publions aujourd'hui sur la quatrième page du MONDE ILLUSTRÉ, est due au pinceau de M. C. Burton Barber, qui s'est acquis en Angleterre une réputation incontestée.

Ce qui distingue surtout le talent de cet artiste, c'est le naturel, l'observation et une exécution des mieux soignée.

La pose de la jeune fille ne sent aucunement l'étude, les détails sont très exacts et tout concourt à faire de cette petite scène un charmant tableau.



SCÈNE D'INTÉRIEUR

## FRÈRE EUSÈBE,

SUPÉRIEUR DES FRÈRES DE LA CHARITÉ AU CANADA

**N**É à Ypres (Belgique), le 17 mars 1817, il entra chez les Frères de la Charité, le 27 mars 1842, et fit profession l'année suivante. Avec les Frères Sébastien, Edmond et Lin, il fut le premier de sa congrégation qui vint au Canada, le 22 février 1865, et prit la direction de l'Hospice Saint-Antoine, fondé par le charitable M. Berthelot. Huit ans plus tard, il fut mis à la tête de la *Réforme*, et Dieu seul sait tout le dévouement qu'il apporta à cette institution, comme aussi tout le bien qu'il y fit.

Rappelé en Belgique en 1879, il fut nommé assistant-supérieur d'une des plus importantes maisons d'aliénés. En 1881, nous le trouvons à Boston (Etats-Unis); trois ans plus tard, il était choisi pour fonder la maison de Détroit. L'année 1886 le vit revenir à Montréal. L'Asile de la Longue-Pointe, destiné aux épileptiques et aux aliénés, venait d'être construit, et le Frère Eusèbe en devint le supérieur.

Partout où il passa, on admira sa prudence, son tact, son immense charité.

Il portait bien ses soixante dix ans, et rien ne faisait prévoir à ses amis une fin prochaine. C'est au moment où il se préparait à entreprendre un nouveau voyage en Belgique, pour affaires concernant sa communauté, qu'il fut subitement frappé par la mort, sans qu'on pût lui porter secours ni lui administrer les sacrements.

Mais le juste est toujours prêt. Ayant vécu pour Dieu, le Frère Eusèbe pouvait le rencontrer à toute heure.

Au lieu d'aller dans sa patrie terrestre, il est parti pour la patrie éternelle. Il repose maintenant au sein de notre ville, à côté de ses Frères qu'il a édifiés par ses vertus.

## PREMIÈRE QUERELLE

**C'**EST une de ces soirées de mai où la créature éprouve le bien être idéal. Derrière les peupliers frémissants, le soleil tombe avec lenteur en tant sur tout l'horizon une teinte rose et or. On respire avec béatitude; le repos dans cette atmosphère ressemble à un bain rajeunissant.

Au fond du jardin, deux vieillards boivent les derniers rayons sous un pommier fleuri. Les vieux sont épuisés, las du chemin parcouru, mais beaux encore sous leurs cheveux d'argent. Lui, nouveau, grand et droit. Elle, menue, fine et un peu courbée. Ils ont, l'un et l'autre, une flamme dans le regard, et cette flamme est celle de l'inaltérable bonté. Debout, ils savourent cette fin de jour, muets devant le spectacle dont la splendeur les écrase.

Tout à coup, on entend un éclat de rire cristallin. Mignonne, accorte, follement blonde, apparaît une jeunesse. Entre ses mains elle tient le bout d'un drap à moitié ployé, on ne la voit d'abord que de dos, encadrée par l'embrasure de la porte. Peu à peu elle se recule. Le drap sort avec elle de la maison, ayant à son autre bout un jeune homme qui rit aussi de tout son cœur. C'est un gaillard, bien planté, aux yeux loyaux. Tout en lui dénote une vigueur étonnante et la mansuétude des forts.

—Allons, Maurice, tenez bien, dit la jeune fille en éclatant de nouveau.

Et des deux mains elle donne au drap, qu'ils sont occupés à plier, une secousse si imprévue que la toile odorante échappe aux mains de Maurice.

Et de rire plus fort l'un et l'autre.

L'aïeul et l'aïeule se sont rapprochés pour jouir de la scène. Jamais plus charmant tableau. Le contraste entre les quatre personnages, le cadre, la lumière tamisée, tout est fait pour séduire.

Maurice court après le drap qui a balayé l'allée. le saisit en se rapprochant de Geneviève qui pousse un petit cri de surprise.

—Est-ce qu'il ne lui a pas embrassé la main ? demanda le vieillard.

Et le manège recommence.

—Quel joli couple ! fait à son tour la bonne vieille, et comme ils vont être heureux !

—Nous leur dirons notre secret, n'est-ce pas, Charlotte ?

—C'est demain, mes enfants, commence alors la bonne Charlotte, que vous serez mariés. Il ne faut pas vous demander si vous vous aimez.

Les deux fiancés échangèrent un coup d'œil embrasé.

—Vous allez donc être heureux et nous presque autant que vous mêmes, tant notre affection pour vous est grande, profonde, sans égale. Dieu nous a cruellement éprouvés quand il nous a pris tes parents, ô ma chère Geneviève. Mais comme s'il eût voulu nous montrer combien il lui est facile de changer une infortune sans nom en une sorte de bienfait, il a voulu que tu fusses la plus parfaite des petites filles. Le père de Maurice, en venant au secours de ton grand-père dans une circonstance difficile, lui sauva réellement l'honneur. Lui mort aussi, nous n'avions qu'un rêve, celui de vous marier ensemble. Par un bonheur qui dépasse l'imagination, vous vous êtes aimés. Nous n'attendons plus rien de la Providence. Notre vie a été suffisamment longue. Quand vous aurez reçu la bénédiction nuptiale, la crainte de vous affliger seule nous empêchera de mourir.

—Ah ! bonne maman ! ne parle pas de ça, dit Geneviève.

Maurice s'attendrissait.

—L'heure est solennelle.

Voici venir une nuit admirable pendant laquelle vous songerez à ce que je vais vous dire. Nous parlerons tout à l'heure de notre bien qui est à vous. Auparavant, je veux vous apprendre l'art d'être, sans nuage, des époux fortunés. Cet art, ou plutôt ce secret, me fut confié à moi aussi par ma grand-mère.

—Il y a un moyen me dit-elle, la veille de mes noces, de ne jamais faire de peine à ton mari et réciproquement, c'est d'éviter toujours la première querelle. Evitez la donc, reprit-elle en tendant la main à Julien, vous verrez.

—Et jamais vous ne vous êtes querellée, grand-mère ? demanda Maurice surpris.

—Jamais, mon fils. Non pas que l'envie ou l'occasion n'en soit venue quelquefois.

—Vraiment !

—Mais nous nous sommes toujours souvenus du conseil de la grand-mère, et chaque fois qu'une impatience nous poussait, ou qu'un gros mot se présentait sur nos lèvres : La première querelle ! pensions-nous, peste ! prenons garde !

Geneviève riait, un peu plus émue.

—Et puis plus tard, continua le grand-père, après vingt ans de ciel bleu où nageaient encore les débris de la lune de miel, nous nous sommes fait une coquetterie, un point d'honneur de conserver entre

nous deux cette paix à laquelle nous devons une vie heureuse. Faites comme nous, mes enfants. Vous le voyez, ce n'est pas bien difficile.

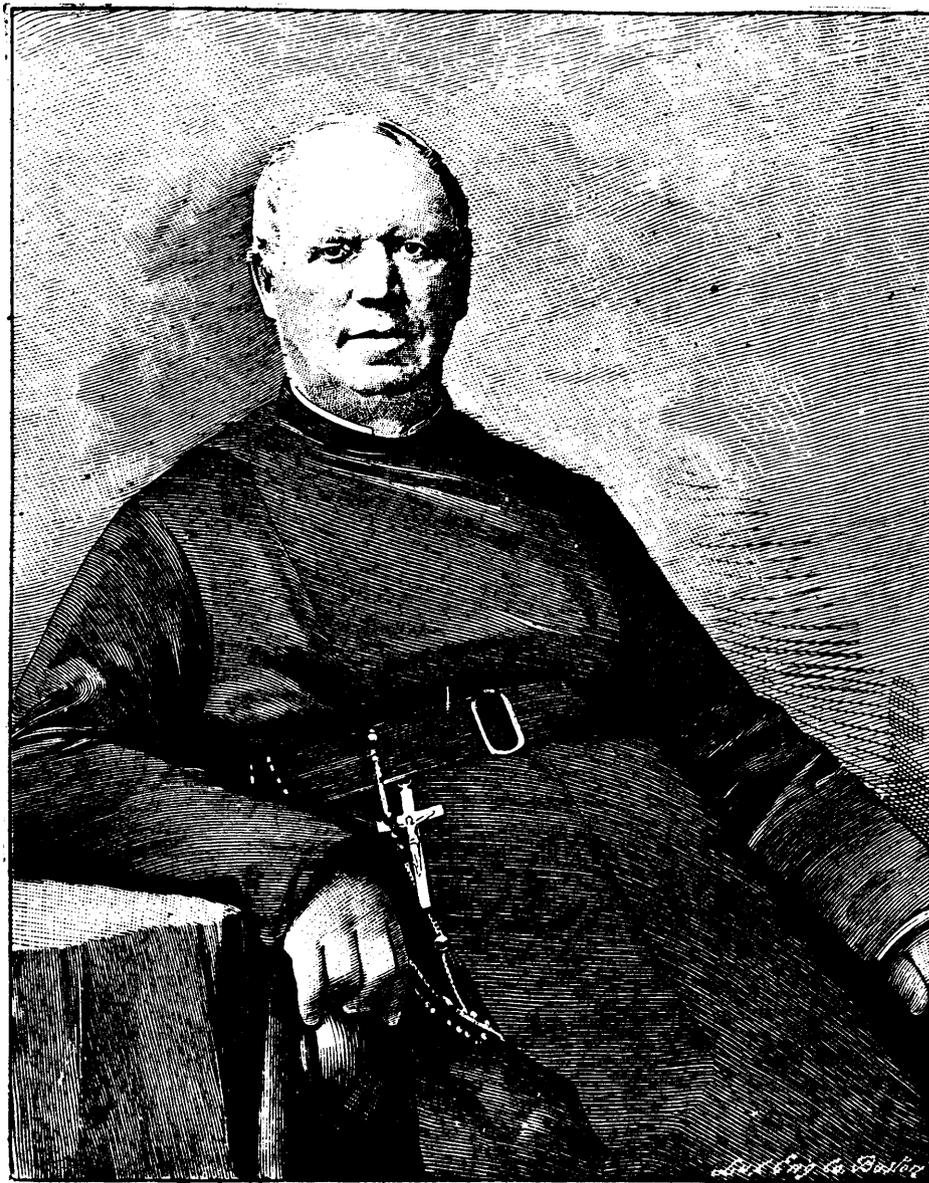
\* \* \*

Il y eut un silence. La première étoile, au levant, s'alluma. Geneviève était sérieuse depuis une demi-minute. Dans l'esprit de Maurice naissait un respect immense pour ces deux êtres qui se laissaient voir si naïfs et si grands à la fois.

—Vous avez entendu, monsieur, dit la jeune fille avec une menace mutine.

—Pensez au "réciproquement" hein ! mademoiselle, risposta le futur avec malice.

—Quant à notre bien, il est à vous ; nous avons une telle confiance que nous ne voulons rien garder. C'est ton grand-père qui a décidé cela.



FRÈRE EUSÈBE, décédé, fondateur des Frères de la Charité en Amérique

—Tout de suite, Julien, si tu veux, répond la bonne dame.

\* \* \*

Tous deux, alors, la face éclairée par la joie la plus exquise, s'avancent vers les jeunes gens. Il y a tant de vertu et tant de sérénité sur leur visage qu'on croit voir leurs âmes dans le rayonnement de leurs fronts. C'est la petite aïeule qui tend la main au jeune homme, le grand-père enlace la taille de Geneviève. Aucun d'eux ne cesse de sourire. Ils sont honnêtes, sincères tous les quatre.

Ainsi fait, le groupe s'approche d'un banc rustique perdu sous les clématites. M. et Mme Dumont, ce sont les grands-parents. Geneviève et Maurice restent debout, dans toute la grâce de leur vingt ans.

—Parle, Charlotte dit le vieillard.

Geneviève. Il faudra l'aimer, celui-là, ma chérie, mais l'aimer !

— Moins que votre bonne Charlotte de grand-mère, se hâta d'interrompre le vieux bonhomme d'une voix mouillée par l'émotion. C'est à elle qu'il faut donner toute votre vénération et tout votre amour.

— Laissez donc, laissez donc. C'est un flatteur. Et vous savez...

— Ils savent que je dis la vérité. Je n'ai mérité leur affection qu'à toi, ma bonne Charlotte...

— Mais non, mais non, je ne veux que le second rang. Quoi ! Julien, prétendrais-tu me résister sur ce point ?

— Certainement. N'est-ce pas toi qui as élevé Geneviève depuis l'âge de deux ans, toi qui l'as instruite, qui l'as formée, qui as fait pour ainsi dire son cœur tel qu'il est, c'est-à-dire incomparable. Tu as été la mère et l'aïeule en même temps.

— Et toi, oublies-tu le jour où malgré tes soixante ans tu t'es jeté à l'eau dans le bief du moulin pour sauver notre dernière espérance. Je te vois encore revenir tout trempé et tenant dans les bras la pauvre petite évanouie, dont tu couvrais les cheveux blonds de baisers et de larmes.

— Nous vous aimerons tous les deux à la folie, dit Geneviève avec attendrissement.

— Oui, mais c'est ma femme qu'il faut chérir davantage.

— Non, crois moi, ma fille, croyez moi, Maurice, c'est lui plus que moi.

— Encore une fois, c'est elle, reprit M. Dumont avec un peu d'impatience.

Charlotte sentit la nuance impérieuse que le vieillard ne dissimulait pas. Elle fut froissée.

— Ne l'écoutez pas. Il a parfois un mauvais caractère.

— Oh ! n'entamons pas ce chapitre, interrompit le bonhomme avec vivacité. Tu es la meilleure des femmes, Charlotte, tu vauds certainement mieux que moi.

— Décidément je ne te laisserai pas dire cela sans protester, déclara Charlotte sur un ton tellement singulier que Geneviève eut un sourire malin et regarda Maurice. Celui-ci se sentait mal à l'aise.

— C'est la première fois que tu n'es pas de mon avis, dit Julien avec une amertume non déguisée.

— C'est possible. Mais aussi a-t-on jamais vu pareil entêtement !

— Il me semble que s'il y a ici quelqu'un d'entêté, ce n'est pas moi.

— Voilà que tu vas m'insulter, à présent, le mauvais homme.

— Charlotte ! s'écria M. Dumont indigné prenez garde !

— Grand-papa ! fit Geneviève désolée, je t'en supplie !

— Non, laisse-moi ! riposta le bonhomme.

— Le méchant ! le méchant ! répétait la pauvre Charlotte. Soutenir que je vauds mieux que...

— Mais il n'y a pas là de quoi fouetter un chat, bonne maman.

— Ah ! tu trouves ! eh bien, je suis la plus malheureuse des femmes. Julien, vous n'avez pas de cœur.

— Et vous, point de jugement !

\*\*\*

Il n'y avait pas à dire, ils se disputaient. Oubliant la cause primitive du débat, très irrités, ils n'en arrivèrent pas aux gros mots parce qu'ils n'en savaient pas. Mais ils n'étaient plus maîtres d'eux. Par un mouvement qui leur vint à la même seconde, ils s'éloignèrent l'un de l'autre. M. Dumont rentra dans la maison, Charlotte s'en alla vers le fond du jardin. Elle sanglotait la pauvre femme.

— Me traiter ainsi, répétait-elle en pleurant. Maurice la suivit, sur un signe de sa fiancée, essayant de la calmer, tandis que Geneviève s'élançait à la poursuite de l'aïeul courroucé.

— D'abord, grand-père, lui dit-elle, c'est bonne maman qui a raison.

— Quoi tu prétends, toi aussi ?

— Une femme a toujours raison, dans le cas qui vous irrite et vous êtes tellement dévoués l'un à l'autre que vous ne vous apercevez point de la noblesse de votre querelle.

— Une querelle ! fit le vieillard en revenant à lui.

— Oui, bon papa et c'est la première, vous ne l'avez pas évitée jusqu'au bout. Le charme est rompu, dit Geneviève qui riait en grondant.

— C'est vrai !

— Et quel mauvais exemple, monsieur, vous donnez la veille de mon mariage. Que voulez-vous que fasse mon mari, quand il aura soixante-dix ans. Allons, allons, coupable, prenez ma main et laissez-vous conduire, venez faire amende honorable.

— Quoi tu veux ? fit M. Dumont encore échauffé.

— Non seulement, je veux, mais j'exige. Vous ne vous êtes donc pas souvenu que bonne maman est un ange.

— Oui oui, tu as raison, conduis-moi. Mais je suis honteux, comment vais-je affronter la pauvre femme.

— Oh ! je gage, dit malicieusement Geneviève, qu'elle a autant de honte que vous.

La charmante fille ne se trompait pas. Maurice ramenait Charlotte repentante. Quand les deux vieux époux s'aperçurent, ils fondirent de nouveau en larmes et tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis se firent des excuses sans fin.

— C'est moi qui ai tort assurément.

— Oh ! non, c'est moi.

— Ah ! s'écria Geneviève, il ne faudrait pas recommencer, ce serait la seconde querelle, et c'est celle-là maintenant.

— Oh ! fit Charlotte, les mains jointes, quel malheur. De quel œil oserai-je vous regarder, mes enfants ?

— Des deux, bonne maman, et en face, allez.

— Mon pauvre Julien, faut-il que l'humanité soit fragile pour que nous n'ayons pas évité cette première querelle.

— Eh bien ! maman, rassurez-vous, elle ne compte pas, e vous en répondez.

CAMILLE DEBANS.

### TROP PETITS !

Las d'avoir si longtemps et durement pâti  
Pour construire, à grands blocs, les hautes Pyramides,  
Les esclaves fellahs, les prisonniers numides  
Veulent briser parfois ce qu'ils avaient bâti.

Mais la pierre est trop dure, et l'homme est trop petit !  
Contre les sombres murs, près des grèves humides,  
Ils avaient beau jeter leurs insultes timides :  
Le colosse dormait et n'avait rien senti.

Tels, pris à tout jamais d'une angoisse profonde,  
Nous, les hommes, épars sur les croupes du monde,  
Nous avons blasphémé, crié, haï, tué ;

Excitant, contre Dieu, nos forces épuisées,  
En labeurs éternels nous les avons usées  
Et l'immense infini n'en a pas remué !

CHARLES FUSTER.

### RAYMOND DES BERGÈRES

I

LA suite de la campagne de 1684 contre les Iroquois, voyant que le succès n'avait pas couronné les efforts des armes françaises, le roi s'était décidé (1<sup>er</sup> janvier 1685) à faire remplacer M. de la Barre, gouverneur-général, par M. de Denonville, lequel arriva à Québec le 29 juillet, accompagné de trois cent cinquante soldats et une vingtaine d'officiers, dont le capitaine Des Bergères formait partie.

Raymond-Blaise Des Bergères, né entre 1655 et 1660, était fils de Jean Des Bergères et de Marie Boucher, paroisse Saint-Pierre, ville d'Orléans. Il avait épousé Anne de Goigni, d'après M. l'abbé Tanguay, et leur fils, nommé Nicolas, paraît être né vers 1682.

Une liste des officiers de la colonie, année 1685, publiée par M. l'abbé Daniel (*Aperçu*, page 42) porte les noms du « capitaine Des Bergères » et du « lieutenant Des Bergères. » Ce lieutenant pouvait être frère du capitaine, mais non pas son fils, car ce dernier était à peine âgé de trois ans. Je pense qu'il y a, dans cette liste, une répétition de noms. Les ouvrages de M. l'abbé Daniel sont

gâtés par la négligence de ceux qui les ont imprimés.

Un passage du *Recueil* de Gédéon de Catalogne, que j'ai cité récemment, dit que M. Des Bergères a commandé à Niagara (1688) et ensuite à Chambly. Mon ami, J. O. Dion, qui mieux que personne connaît l'histoire de Chambly, m'assure que c'est bien le même officier qui passa de Niagara à Chambly, l'année 1688 ; il est positif sur ce point.

Le 12 avril 1689, devant Trottain, notaire royal, à Batiscan, eut lieu le contrat de mariage de Robert Houy dit Saint-Laurent, de la compagnie de M. de Bergère, fils de Jacques Houy et de Jeanne Descozes ses père et mère, natif de la paroisse de Saint-Laurent des Orgerins évêché d'Orléans, avec Anne-Françoise Goron, fille de Michel Goron, habitant de la seigneurie de l'Échaillon et de Marguerite Robineau, sa femme. Étaient présents, de la part de la future épouse, ses père et mère et Gille Goron son frère et Pierre Fournier escuier, sieur de Belleval, cadet de la compagnie de M. de Bergère ; et de la part du dit Robert Houy, Jean Belon escuier, sieur du Portail, aussi cadet de la dite compagnie. Le mariage fut célébré à l'église du Cap Santé, le 18 avril. Je tiens la copie de cet acte de l'hon. H. G. Malhiot, qui descend de Robert Houy.

Au mois de juillet 1689, le capitaine François Lefebvre, écuyer, sieur Duplessis, et le capitaine Raymond-Blaise, écuyer, sieur des Bergères, eurent un démêlé qui se termina par un duel, où Des Bergères reçut un coup d'épée. De là le procès qu'il intenta à son adversaire et qui vint, le 16 novembre, devant le Conseil Souverain de Québec. Le docteur Michel Sarrazin, chirurgien-major des troupes, avait soigné le blessé. Duplessis fut condamné à six cents francs envers Des Bergères, et chacun des deux combattants à trois francs d'amende, plus chacun dix francs, dont moitié payable à l'Hôtel-Dieu de Québec et moitié au bureau des pauvres. Duplessis payait en outre les frais et dépens.

MM. Des Bergères et Duplessis conservèrent leurs grades dans l'armée. Il en fut autrement de MM. de Lorimier et de Noyan, qui se battirent en duel deux ans plus tard et qui furent privés de leur position militaire.

La guerre des Iroquois, déjà active, se compliqua bientôt des hostilités des Anglais. Québec fut assiégé par Phipps. Il est probable que le sieur Des Bergères prit part aux luttes de cette époque mémorable.

D'après M. Dion, mentionné ci-dessus, le capitaine Des Bergères était encore, en 1693, commandant de Chambly, et au commencement du printemps de cette année, il conduisit vingt hommes de sa garnison à deux lieues de son fort, pour embarrasser les portages de la rivière Richelieu, qui se trouvent entre l'île Sainte-Thérèse et Saint-Jean ou Mille-Roches. L'entreprise eut un plein succès.

Le même amateur d'histoire me cite une dépêche de Frontenac de l'année 1693, disant que le fort de Chambly a été refait à nouveau par M. Des Bergères, et qu'il est dans l'état de la meilleure défense qu'on puisse attendre d'un fort de pieux.

Autre note de M. Dion :

Au registre de Villemarie, en date du 8 novembre 1694, est le mariage de Raymond-Blaise des Bergères, capitaine commandant pour le roi au fort de Saint-Louis de Chambly, âgé de 39 ans, fils de Jean Blaise des Bergères, écuyer, et de Dlle Marie Boucher, de la paroisse de Saint-Pierre d'Orléans, veuf de dame Anne Richard, avec Jeanne-Cécile Closse, âgée de 33 ans, veuve de Jacques Bizard, major de Montréal, fille de Lambert Closse et de Marie Moyen.

Anne Richard aurait donc été la seconde femme de Des Bergères puisque Anne de Goigni..... mais les deux noms appartiennent peut-être à la même personne.

Lambert Closse est une célébrité de Montréal, par son esprit d'entreprise et sa valeur militaire. La côte ou rue Saint-Lambert lui doit son nom.

Jacques Bizard possédait, près de Montréal, une île qui porte encore son nom.

D'après le registre de Villemarie, ajoute M. Dion, le 3 avril 1695, le capitaine Des Bergères était encore, à cette date, commandant du fort

Saint-Louis de Chambly. Il paraîtrait que cet officier consacra une bonne somme de son argent à ces travaux et qu'il n'en fut pas remboursé

L'été de 1696, durant l'expédition que M. de Frontenac conduisit contre les Iroquois, il devint nécessaire d'établir un fort ou dépôt pour y garder en sûreté les effets de l'armée. La construction de cette espèce de magasin, sur la rive orientale du lac Ontario, ne prit que deux jours. « La garde en fut confiée au marquis de Crifafy et à M. Des Bergères, tous deux capitaines, auxquels on donna cent cinquante hommes choisis, » raconte Charlevoix dans son *Histoire de la Nouvelle France*, II, 170.

Et ce chien qui m'a fait écrire *La Poste à Pataud*, trois articles sur Niagara, puis le présent article ? Ce chien a dû exercer sa science d'animal entre Chambly et Laprairie, durant les années 1688-1696, non pas en 1709. Il faudra un autre article pour terminer cet examen.

*Benjamin Sulte*

ÉCONOMIE

Il n'y a point de science plus utile pour une femme que celle de bien diriger un ménage ; mais cette science se compose principalement d'expérience, et il faut, par conséquent, se familiariser, aussitôt que possible, avec les détails infinis qu'elle comporte. Fut-elle douée des meilleures intentions, d'une volonté ferme, d'une habileté remarquable, une jeune fille placée, après son mariage, à la tête du gouvernement de son ménage, perdra, en vains essais un temps précieux, si elle n'a déjà pris connaissance dans la maison paternelle, de la mission qu'elle exercera désormais sous sa propre responsabilité.

Au chef de famille appartient généralement le devoir de gagner l'existence de ceux qui dépendent de lui : mais ses efforts seraient vains, insuffisants, et, pour ainsi dire, inutiles, si la mère de famille dédaignait ou ignorait la grande science de l'économie. C'est l'économie qui constitue l'épargne, qui distribue les dépenses de la façon la plus avantageuse pour tous les membres de la famille ; c'est l'économie qui enseigne les moyens d'obtenir le bien-être en maintenant l'ordre, et donne à toutes choses l'aspect élégant qui est le besoin légitime de toutes les organisations délicates ; c'est elle qui indique le point précis que l'on doit atteindre pour éviter deux défauts également reprehensibles : la parcimonie et la prodigalité.

C'est que l'économie est le grand trésorier de tous les ménages ; pour les mères de famille, l'économie représente la prospérité et l'abondance du foyer domestique ; pour les égoïstes, l'économie fournit le moyen d'obtenir les jouissances personnelles et solitaires ; pour les cœurs généreux, elle est la voie qui conduit à la charité, et qui permet les libéralités faites à propos ; grâce à l'économie, on peut éviter de disputer à une malheureuse ouvrière une partie de son humble salaire, si péniblement gagné..... On peut toujours être équitable et souvent généreux.

La prodigalité offre naturellement les résultats opposés : elle marche toujours en compagnie de la parcimonie, car on alimente le superflu qu'aux dépens du nécessaire. On intervient ainsi l'importance réelle de chaque objet, on traite sérieusement les choses futiles et frivoles, légèrement les objets sérieux ; les "fantaisies," celles-là même qui semblent être peu coûteuses, absorbent petit à petit une grande partie de l'argent dont on peut disposer et l'on arrive insensiblement, soit à retrancher les dépenses nécessaires et sensées, soit à augmenter sa part aux dépens d'autrui.

On se croit excusable en disant : *J'ai oublié !* C'est cet oubli-là qui fait la faute.—FRANKLIN.

Quand une nation et son gouvernement vivent mal ensemble, croyez que, dans tout mauvais ménage, il y a des torts des deux côtés.—G. M. VALTOUR.

USAGES ET COUTUMES

FUNÉRAILLES

Le cercueil, — sur lequel on dispose les insignes qui distinguaient le mort pendant sa vie, soit qu'il ait appartenu à l'armée, à la magistrature ou au corps des grands fonctionnaires, — le cercueil, déposé sur un corbillard ou porté à bras, cela dépend des lieux, est suivi de toute "la maison" du défunt. Si c'est un militaire, son cheval revêtu d'une housse noire, si c'est un personnage politique, sa voiture stores baissés, lanternes allumées, s'avance au milieu des domestiques. Puis, viennent les parents masculins les plus proches. Les invités peuvent se servir des voitures de deuil, des voitures du mort, des fiacres ; mais, en général, ce ne sont pas les hommes qui y montent, on les laisse aux femmes.

Quant à celles de la famille, elle n'assistent pas ostensiblement aux funérailles. Elles se font conduire à l'église ou au cimetière avant le départ du cortège. Elles suivent l'office d'une chapelle voisine, maîtrisant leur douleur de leur mieux ; au cimetière, elles se dissimulent jusqu'à ce que le dernier assistant étranger ait disparu.

A Paris, l'office terminé, les hommes qui mènent le deuil se placent au bas de l'église, où les invités qui n'accompagnaient pas le corps au cimetière vont les saluer ou leur serrer la main. La même cérémonie se renouvelle au cimetière quand tout est fini.

Les choses ne se passent pas de la même façon partout. Dans une partie des Ardennes, on reconduit les parents du mort jusqu'à leur demeure ; un des assistants prononce une prière, la famille remercie et on se sépare. Ailleurs, nous avons vu le mort entouré jusqu'au dernier moment par ses parents, entre lesquels les invités venaient asperger le cercueil ; il n'y avait ni remerciements, ni serremments de main à la porte du cimetière. Il est donc indispensable, en ces circonstances de se conformer aux usages de la localité qu'on habite, fût-ce passagèrement.

A la campagne, on est souvent obligé d'offrir un repas aux personnes qui se sont dérangées pour assister à l'enterrement. C'est encore aux parents masculins seuls qu'incombe le devoir de présider la table. Le menu sera simple, quelle que soit, d'ailleurs, la position de fortune des amphytrions. On fera bien de méditer le menu du repas des funérailles qui s'offre après la cérémonie, chez les paysans de la Creuse, et qui est invariable, dans toutes les maisons riches ou pauvres : battraves au lait, fromage à la crème, eau ou cidre.

Toujours, en ce même pays, le dîner terminé, tout le monde se lève et on récite la prière des morts.

On n'a invité à l'enterrement que les personnes habitant la même ville, ou au moins les villes ou villages limitrophes. On ne peut imposer un voyage, même court, une perte de temps à ses connaissances, pour leur offrir un spectacle de tristesse et de désolation. Au delà du rayon que nous avons indiqué, on adresse des lettres de faire-part où, cette fois, les femmes de la famille figurent. On répond à cette lettre par l'envoi de sa carte pur et simple, ou par quelques mots de condoléance, ou par une lettre émue, cela dépend du degré d'intimité. Les amis du défunt sont avertis par lettre autographe, émanant d'un membre de sa famille.

La lettre de faire-part est *due* à tous ceux qui ont eu quelque rapport avec le mort. Huit jours après l'enterrement, la famille du mort envoie une carte collective à toutes les personnes qui y ont assisté.

ANN SEPH.

Vous respectez la vieillesse, c'est bien ; mais respectez donc aussi l'enfance ! Respectez dans cette âme, à peine émanée du sein de la nature, l'image de Dieu, que l'haleine corrompue de la société n'a point ternie encore ; respectez les desseins providentiels qui reposent dans ce berceau. Cet enfant sera peut être Descartes, Washington, Michel-Ange. Et, s'il n'est rien de tout cela, n'est-il pas déjà pour vous le souvenir vivant des ravissements éprouvés, le gage et comme le souvenir de votre immortalité

PRIMES DU MOIS DE FÉVRIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de FEVRIER, a eu lieu le 3 mars, dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No. 18,014.....	\$50
2e prix,	No. 27,926.....	25
3e prix,	No. 1,883.....	15
4e prix,	No. 5,465.....	10
5e prix,	No. 17,415.....	5
6e prix,	No. 14,042.....	4
7e prix,	No. 24,740.....	3
8e prix,	No. 19,908.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

966	6,246	10,692	16,285	21,510	26,340
988	6,894	10,916	16,678	21,813	26,832
1,054	6,925	11,533	17,447	21,895	27,040
1,160	7,272	11,686	17,646	22,183	27,283
1,167	7,953	12,391	17,722	24,094	27,586
1,704	8,005	12,642	18,246	24,783	27,929
2,425	8,046	12,680	19,116	25,042	28,498
3,245	8,522	13,146	19,511	25,305	28,608
3,358	8,674	13,358	19,690	25,508	29,580
3,809	9,801	13,676	19,785	25,765	29,720
3,817	10,146	14,656	19,899	25,789	29,926
4,045	10,234	15,286	20,335	26,095	30,435
4,678	10,326	16,099	20,718	26,148	31,210
4,981	10,486	16,260	21,288	26,152	31,330
5,073	10,507				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de février, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

CHOSSES ET AUTRES

—L'Angleterre compte 1,354,000 catholiques ; l'Ecosse, 326,000 ; l'Irlande 3,961,900.

—Lord Dufferin ancien gouverneur du Canada, est nommé ambassadeur à Rome.

—M. Louis Fréchette, notre poète national, vient de recevoir de l'Université Laval le diplôme de Docteur Es-Lettres.

—Sa Grandeur Mgr Langevin, de Rimouski, a été créé comte du saint empire romain par le Souverain Pontife.

—La Société Royale du Canada tiendra une assemblée annuelle à Ottawa, en mai prochain, avant l'ajournement du parlement.

—A l'endroit où s'est livrée la célèbre bataille de Carillon, près de Orwel, Vt, sur une pl. nche clouée à un arbre par ordre de la société historique de Vermont, on lit l'inscription suivante :

Abercrombie's defeat by Montcalm.  
July 8th, 1758  
15,000 repulsed by 4,000  
British loss : 2,000 !!

Traduction :

Défaite d'Abercrombie par Montcalm.  
8 juillet 1758,  
15,000 hommes repoussés par 4,000  
Perte des Anglais : 2,000 !!

Ce fait d'arme éclatant fait d'autant plus d'honneur à nos pères qu'ils étaient bien moins nombreux, et que leur artillerie n'était pas aussi forte que celle de leurs adversaires. Les historiens anglais et américains font allusion à cet événement remarquable en disant que les troupes anglo-américaines furent repoussées (sic). Si nous voulons apprendre notre histoire, il faut l'étudier dans nos propres annales, au lieu d'aller puiser à des sources étrangères.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 358.—CHARADE

Mon Premier, que je vous pose,  
Est une proposition.  
Mon Second je suppose,  
Remplace en mainte occasion  
Avec avantage, le clou.  
Maintenant, lecteurs, mon Tout  
Est un plan, une idée  
Qu'on confie au papier,  
Pour être mieux exécutée.  
Allons! devinez mon Entier.

No 359.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE

Retrouver, par la décomposition de la phrase ci-dessous, le titre d'une fable de La Fontaine :

ELLE ATTIRE RUTH.

No 360.—ENIGME

Connais-tu ce tableau sur un fond tendre.  
Il se donne à lui-même la lumière et l'éclat.  
A toute heure, il est autre, et toujours frais et entier.  
Il est exécuté dans le plus étroit espace ; le plus petit cadre l'entoure ; cependant, toute grandeur qui te frappe tu ne le connais que par ce tableau ?

Et peux-tu me nommer encore ce crystal ?  
Nulle pierre précieuse ne l'égale en valeur ; il brille sans jamais brûler, il attire à lui tout l'univers. Le ciel même se peint dans son cercle merveilleux. Et pourtant ses reflets sont encore plus beaux que ce qu'il reçoit du dehors.

No 361.—ANAGRAMME

Pour qu'en le gai comme en le triste  
Les sujets choisis par l'XXXXXXX  
Soient toujours dignement XXXXXXX  
Il lui faut, au fond de son âme  
XXXXXXX le feu dont la flamme  
S'échappe en soudaines clartes.

SOLUTIONS :

No 355.—Nous vieillissons.  
No 356.—Le mot est : Char-pente.  
No 357.—Les bons se souillent plus par les petites fautes que les méchants par les grandes.

ONT DEVINÉ :

J. Emile Pepin, Sainte-Cunegonde ; Florian Robillard, Beauharnois ; A. A., Louiseville ; Wilmann ; R. Roy, Ottawa ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Jane Langlois, Mlle I. Dupuis, Montreal ; Laure, Québec.

**VENTE, ACHAT, ECHANGE** de Timbres-Poste pour Collections. Toujours en main un assortiment de 3,000 variétés à des prix réduits. Agents demandés pour la vente des célèbres paquets le "Globe."

ANT. R. VALLEE.  
406, rue LaGauchetière, Montreal.



**Chester's Cure!**

Pour la Toux  
L'Asthme Rhumes  
Bronchites Catarrhe  
Enrouements Etc., etc.

**LE GRAND REMEDE CANADIEN**

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER,**

461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00  
" petite boîte..... 50

**FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED**, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2.50. Directeur aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, U.S.A.

**Grande Vente à Bon Marché**

A LA NOUVELLE MAISON

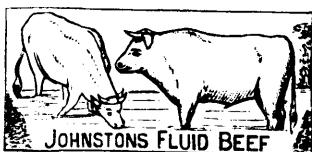
**DUPUIS & LABELLE**

Venant d'arriver un lot considérable de Broderies, Insertions, Dentelles, Cotons Jaunes, Cotons Blancs, Cotons Carreautés, grand choix d'Indiennes dans les bonnes qualités et les patrons les plus distingués, le tout pour être vendu à prix réduits et à UN SEUL PRIX, chez

**DUPUIS & LABELLE**

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

9073



**UN ARTICLE DE MENAGE**

Chaque ménagère devrait constamment tenir à sa main une quantité de

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Ceux-là seulement qui en ont fait l'essai savent quelle sauce fortifiante il produit et enrichit une soupe.

**HENRI LARIN,**

PHOTOGRAPHE

18-RUE SAINT-LAURENT-18

MONTREAL

**AVIS IMPORTANT**

Afin d'écouler notre présent stock, qui est encore très considérable, et afin de faire place aux nouvelles marchandises du printemps, nous avons réduit nos prix de

**10 POUR CENT**

Nous donnons de plus un escompte spécial pour le comptant proportionné à l'importance de la commande. Tous nos meubles sont de première classe.

**WM. KING & CIE.,**

NO 652, RUE CRAIG

N. B.—Toutes commandes gardées en magasin jusqu'au premier mai gratis.

**Etablie en 1870.**



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycérine, Collefortes.  
Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & Cie**

10-RUE DE BRÉSOLES-10

BATISSKS DES SŒURS) MONTREAL

**SIROP**

**Anti - Bronchite**

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

**ALF. BRUNETTE**

2461, rue Notre-Dame, Montreal

**VICTOR ROY,**

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Gueris infailliblement par l'usage de

**L'Elixir Pulmonaire Balsamique**

PRÉPARÉE PAR

**PICAULT & CONTANT**

PHARMACIENS

1475-RUE NOTRE-DAME-1475

**AMELIORATION!**

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous avons ouvert un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

**The London Illustrated News** (édition canadienne) Journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 8 pages de magnifiques gravures. Prix d'abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser comme suit : Potter Building, Park Row, New-York.

**CHEZ S. A. DE LORIMIER**  
(SUCCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussettes en mérinos ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.  
1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

**Loterie Nationale!**

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

**\$60 000**

SERONT TIRÉS

**LE 21 MARS PROCHAIN**

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00  
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,  
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES  
MONTREAL

**LES CENTAINES DE PERSONNES**

Qui se servent de notre célèbre

**Eau minérale de Saint-Léon**

Confirment, avec plaisir, le témoignage suivant :

M. A. Poulin, gérant de la Compagnie d'Eau Minérale de St-Léon,

Monsieur.—C'est avec le plus grand plaisir que j'affirme que votre eau minérale de St-Léon m'a complètement guérie des rhumatismes, des maux de têtes et des indigestions dont je souffrais depuis nombre d'années, cure qu'aucune médecine n'avait pu faire. Vous pouvez publier ce certificat si vous le jugez à propos. Votre dévouée,

MADAME LÉGER,  
Rue Dorchester, Montréal.

N. B.—La véritable Eau Minérale de St-Léon est vendue, en gros et en détail, par la Cie. d'Eau de St-Léon, 54, square Victoria, et par les agents autorisés, à 25 cents le gallon

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

**AUX ANNONCEURS**

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque ou envoyez 80 cents pour un livre de 176 pages  
GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE St  
New-York.

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 10 mars 1888

## PAULINE

## PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

**U**E se passe-t-il donc? murmura-t-elle enfin, explique-moi ce mystère, car sans ton aide il m'est impossible de le pénétrer! Tu ne connaissais pas madame de Lascars, disais-tu...

—En te disant cela, je mentais à mon insu, répliqua vivement Tancredi, j'ignorais son nom, voilà la vérité; mais je la connaissais, et je l'aime. —Tu l'aimes! répéta la duchesse, pouvant à peine ajouter foi au témoignage de ses sens. Tu l'aimes!...

—Depuis la nuit du 29 mai 1770, je lui ai donné mon cœur tout entier, continua le marquis, et je ne le lui reprendrai jamais...

—Ainsi donc, demanda madame de Randan, cette jeune fille, cette belle enfant dont si souvent tu m'as parlé?...

—C'était elle... murmura Tancredi.

—Mais, mon frère, s'écria la duchesse, sais-tu bien que c'est tout un roman, cela!...

—Regarde! répliqua le marquis en étendant la main vers Pauline qu'il avait étendue sur une chaise longue, regarde! ce n'est point un roman... c'est la plus belle, c'est la plus touchante des réalités!...

—Approuves-tu maintenant ma conduite à l'égard de cette chère enfant? demanda la duchesse avec un sourire, approuves-tu la tendresse si vive que j'ai ressentie pour elle tout d'abord?

—Il le faut bien, répondit Tancredi, puisque mon cœur te donne raison!... m'est-il permis de blâmer ton imprudence lorsque je la partage?

—Quels sont tes projets pour l'avenir? —Eh! le sais-je? Je n'en ai pas... je n'en veux pas avoir... Ne songeons point à l'avenir d'ailleurs... ni l'avenir ni le passé ne sont à nous... —Eh bien alors, songeons donc au présent... Représente-moi madame de Lascars, j'ai hâte de voir ses beaux yeux s'ouvrir.

L'impatience de Tancredi ne le cédait en rien, sans aucun doute, à celle de sa sœur, aussi ne perdit-il pas un instant pour s'associer aux soins prodigués par la duchesse à Pauline. Ces soins furent couronnés par un succès rapide et complet; la couronne de la jeune femme se souleva, son sein battit, ses paupières s'entr'ouvrirent et dévoilèrent les prunelles noires qui formaient un si vif et si charmant contraste avec la blancheur de son teint et la nuance blonde de ses cheveux. Le premier regard de Pauline tomba sur le marquis d'Hérouville presque agenouillé devant elle... aussitôt elle devint pourpre; elle détourna les yeux et, par un mouvement machinal, elle appuya

la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements impétueux.

—Me reconnaissez-vous, madame?... balbutia Tancredi, à qui ces symptômes d'émotion n'échappèrent point et qui sentit grandir l'espoir qu'avait fait naître en lui l'évanouissement de Pauline à son aspect.

—Si je vous reconnais, s'écria la jeune femme avec feu, vous me demandez si je reconnais le courageux gentilhomme qui, dans une nuit d'horreur, a risqué cent fois sa vie pour sauver la mienne! Vous me croyez donc, monsieur le marquis, bien oublieuse et bien ingrate!

—Loin de moi cette pensée, madame... mais des années ont passé depuis lors...

—Qu'importent les années?... interrompit Pauline, la mémoire du cœur n'est-elle pas infailible? d'ailleurs, monsieur le marquis, je vous ai revu.

—Vous m'avez revu? demanda Tancredi stupéfait. Où donc, madame, et à quelle époque?

Pauline, pour répondre à cette question de la manière la plus précise, n'avait qu'à se souvenir d'une date funeste, celle de son mariage.

—Sur le chemin de Marly à Bougival, murmura-t-elle, au bord de la Seine, le 27 octobre 1770... Vous passiez en carrosse, monsieur le marquis, vous n'étiez pas seul, une dame vous accom-

panée, par conséquent une nouvelle fatigue ajoutée à toutes celles qu'elle a subies depuis quelques jours. Ne poussons pas l'égoïsme jusqu'à la cruauté, souvenons-nous que cette chère enfant a besoin d'un repos réparateur pour reprendre sa force épuisée... Sachons renoncer pendant quelques heures au plaisir que nous cause sa présence, et quittons-la, pour nous occuper d'elle encore.

La duchesse embrassa tendrement Pauline qui salua le marquis avec un trouble inexprimable, puis le frère et la sœur regagnèrent leur appartement. A peine la porte venait-elle de se refermer derrière eux, que Tancredi se jeta sur un siège et cacha sa tête dans ses mains avec un geste désespéré.

—Mon Dieu, s'écria madame de Randan, mon Dieu, qu'as-tu donc?

—Je suis le plus malheureux des hommes, ma sœur! balbutia le marquis d'une voix brisée.

—Le plus malheureux des hommes! répéta la duchesse avec épouvante, toi, mon frère!

—Oui...

—Pourquoi?

Tancredi ne répondit pas.

—Est-ce donc au sujet de madame de Lascars que tu sembles souffrir ainsi? poursuivit Jane.

Le marquis fit un signe affirmatif.

—Je ne te comprends pas, murmura la duchesse.

Tancredi, pendant un instant, sembla lutter contre lui-même, puis il s'avoua vaincu, la flamme intérieure fit explosion, et il dit avec une violence inattendue:

—Ne comprends-tu pas que je l'aime? que je l'aime plus que jamais?

—Eh! bien, répliqua la duchesse, ce n'est ni un malheur ni un crime, elle est libre, après tout, vous êtes libres tous deux.

Tancredi releva la tête avec une incomparable fierté.

—Ma sœur, répondit-il, tu me connais mal, ou plutôt tu me méconnaissais! Je n'oublie ni ce que je suis, ni quel est le sang dont je sors! Je souffrirai.

Je mourrai s'il le faut, mais jamais la veuve du misérable baron de Lascars ne deviendra marquise d'Hérouville!...

—S'il en est ainsi, je renonce à tous mes projets, s'écria la duchesse effrayée de la pâleur du marquis; je me séparerai de madame de Lascars, je la protégerai de loin... tu ne la verras plus... J'éviterai même de prononcer son nom devant toi.

Tancredi secoua la tête.

—Ma sœur, murmura-t-il en souriant tristement, je suis d'âge et de force à affronter le péril face à face... J'aurai le courage de cacher mon amour au plus profond de mon cœur et de n'en rien laisser soupçonner à madame de Lascars, mais je l'aime à ce point que s'il fallait ne plus la revoir, maintenant que je l'ai retrouvée, je préférerais une mort foudroyante à ce supplice de tous les instants, chacun connaît la mesure de sa force, l'héroïsme de l'absence me ferait défaut.

Le lendemain de ce jour, Pauline partait pour la France avec la duchesse de Randan et le marquis Tancredi d'Hérouville.

XVII

Un laps de cinq ans s'était écoulé depuis ces



Il lui donna l'ordre d'aller préparer sa chambre pour l'étranger de mauvaise mine.—Page 83, col 3.

pagnait... une belle dame, votre femme sans doute.

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix tremblante et à peine distincte.

—Sa femme, répliqua la duchesse en embrassant madame de Lascars. Eh! non vraiment, chère petite, cette belle dame, c'était moi, mon frère n'est pas marié...

Pauline baissa la tête sur sa poitrine et se dit tout bas que son erreur de ce jour là avait été bien funeste, car enfin, sans sa conviction que l'inconnu de la nuit du 29 mai n'était plus libre, elle aurait eu la force, sous l'influence du rêve prophétique que nous connaissons, de revenir sur sa promesse et de refuser sa main à Roland. Or, son mariage avec Roland, bien que brisé par une mort terrible, quelques heures auparavant, n'en resterait pas moins éternellement le malheur et la honte de sa vie? Avons-nous besoin d'ajouter que Pauline renferma dans le plus profond de son âme ces tristes réflexions.

—Mon cher Tancredi, dit la duchesse au marquis, j'étais certes loin de m'attendre à cette reconnaissance (qui d'ailleurs me comble de joie, puisque mon frère et mon amie ne sont déjà plus des étrangers l'un pour l'autre), mais qui vient de causer à madame de Lascars une émotion nou-

événements. Ceci nous conduit au mois de septembre de l'année 1778. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner en un lieu qu'ils connaissent déjà, c'est-à-dire à la petite auberge située sur la route de Bougival à Saint-Germain, quelques centaines de pas plus loin que la machine Marly, presque en face du Moulin-Rouge, par conséquent. Dans cette auberge, on doit s'en souvenir, le baron Roland de Lascars avait fait un repas frugal, le soir où, quittant Paris en fugitif, il s'était vu réduit à chercher un asile dans la maison déserte et sinistre, seule épave qui lui restât de sa fortune dévorée. Nous avons succinctement décrit, presque au début de notre narration, le rustique cabaret tenu par la veuve Durocher et ses fils, une brave femme et de courageux pêcheurs... Depuis cette époque, la physionomie de la maisonnette avait subi des modifications absolues. La mère Durocher était morte et ses fils ne s'étaient point sentis capables de continuer sa modeste industrie; après avoir vendu l'auberge, son humble matériel, sa clientèle dominicale, ils avaient quitté Bougival. Le nouveau propriétaire (qui se faisait appeler Caillebotte), s'était empressé de faire force changement intérieurs et extérieurs avec un luxe tout à fait inusité pour l'époque et pour le pays et une prodigalité qui prouvait l'étendue de ses ressources financières. Les murailles, à peine recouvertes jadis d'un enduit boueux qui se détachait de toutes parts et tombait par écailles, avaient reçu un crépissage de premier ordre, badigeonné par un peintre en bâtiments de Saint-Germain, de manière à simuler tant bien que mal une construction en briques. Une porte solide et des volets neufs étaient venus compléter les réparations du dehors. Sans doute Caillebotte aimait les couleurs éclatantes et préférait le vermillon à toutes les autres nuances; on avait au moins le droit de le supposer en voyant les volets et la porte peinte en rouge vif, de manière à attirer violemment les regards. Cet abus de tons écarlates prodigués au milieu des massifs verdoyants et des troncs rigoureux des grands arbres, produisait dans le paysage l'effet le plus bizarre et le plus imprévu, et détonnait comme une note fautive dans un chant harmonieux. Les pêcheurs de la Seine, les gens de Bougival et de Port-Marly, avaient baptisé la maisonnette du nom de *Cabaret-Rouge*, quoique Caillebotte eût fait tracer en belles lettres rouges sur une large plaque de tôle blanche, ces mots :

#### AU GOUJON-AVENTUREUX

Fritures et matelottes, lapins sautés: bon logis pour piétons et cavaliers

L'intérieur du Cabaret-Rouge était non moins resplendissant que le dehors. Un papier à rosaces, fabriqué au faubourg Saint-Antoine, tapissait les murailles, et de petites tables de bois, peintes en vert gai, attendaient les consommateurs. Une belle batterie de cuisine, en cuivre luisant comme de l'or, étincelait au-dessus de la cheminée; de grands rayons supportaient une multitude de gobelets à facettes, en verre commun, et de nombreuses piles d'assiettes de faïence à coqs. De l'autre côté de la route, au bord de l'eau, sous les tilleuls, une nouvelle série de petites tables vertes annonçait que le nombre des pratiques du Cabaret-Rouge atteignait parfois des proportions imposantes. Auprès de cette succursale de l'auberge, on pouvait lire sur un poteau indicateur les lignes suivantes :

#### AU MOULIN-ROUGE

JOEL MACQUART,

Constructeur de canots, chaloupes à la voile et à l'aviron, chantier dans l'île, s'adresser, pour la location des canots de promenade, à l'auberge du GOUJON-AVENTUREUX

En effet, si l'on descendait la berge de quelques pas, on voyait amarrée aux poteaux d'un petit embarcadère, côte à côte avec les lourds bateaux de pêche de Caillebotte, toute une flottille de légères embarcations, canots, yoles et youyou, peints de couleurs tranchantes, et portant des noms bizarres. Il ne nous reste plus, présentement, qu'à faire, ou plutôt qu'à renouer connaissance avec le propriétaire de l'auberge. Ce successeur de la veuve Durocher n'était autre que l'ex-cabaretier des *Lapins*, l'ex-valet du baron de

Lascars, Sauvageon en un mot, mais Sauvageon méconnaissable. Depuis l'époque où il avait touché des mains de Roland, pour récompense de services d'une fâcheuse espèce, la somme relativement énorme de vingt mille livres, notre personnage s'était transformé. La mauvaise étoile dont l'influence néfaste le poursuivait depuis sa jeunesse, en tous temps et en tous lieux, semblait faire trêve. Ayant augmenté notablement ses capitaux à l'île-Saint-Denis, dans un commerce de friture, Sauvageon, attiré vers Bougival par quelque mystérieux instinct, et sachant que le cabaret des Durocher était à vendre, s'était empressé d'en faire l'acquisition sous le nom singulièrement choisi de Caillebotte, après avoir donné à son visage une couleur cuivrée et teint en noir ses cheveux d'un blond ardent. La dignité bien entendue du capitaliste ne lui permettait pas de se présenter comme propriétaire en un lieu où quelques personnes l'avaient connu simple domestique. De même que tout tournait à mal, autrefois, pour Sauvageon, de même tout lui réussissait maintenant; le *Cabaret Rouge* avait la vogue, les cliens affluaient, l'argent pleuvait. L'heureux coquin, au milieu de cette prospérité, voyait avec une douce joie sa nature anguleuse et sa chétive personne se métamorphoser absolument... Peu à peu ses angles osseux avaient disparu sous une couche de chair de plus en plus ample; ses membres grêles s'étaient capitonés largement, et Sauvageon, dont nous connaissons la taille exiguë, commençait à ressembler à ces poussars chinois qui sont aussi larges que hauts, et qui roulent incessamment sur leur base arrondie. Les rêves du cabaretier se réalisaient l'un après l'autre et devenaient tout doucement des réalités. Il possédait une auberge bien achalandée; il avait du vin dans sa cave, des jambons dans sa cheminée, des écus dans sa poche et dans son armoire et, pour couronner tout cela, l'enseigne si longtemps ambitionnée du *Goujon-Aventureux* se suspendait au-dessus de la porte. Bref, il ne manquait rien à Sauvageon; les chemins les plus fleuris le conduisaient au parfait bonheur, et il appréciait mieux encore des félicités du temps présent, en se souvenant avec une inaltérable philosophie des mésaventures du temps passé. Un jour, cependant (quinze ou seize mois environ avant l'époque où nous voici parvenus), un coup de tonnerre inattendu retentit dans le ciel si pur de notre fortuné personnage. C'était un samedi soir, au commencement de l'été, et tout annonçait pour le lendemain une journée magnifique, qui ne pouvait manquer d'amener à Bougival grande affluence de promeneurs parisiens bien endentés et pourvus d'appétits robustes. Sauvageon et sa servante calculaient le nombre des longes de veau aux petits oignons, des lapins de choux au vin rouge, des matelottes de carpes et d'anguilles, et des fritures de petits poissons qui serviraient de pâture à ces estomacs insatiables. Les résultats de ces calculs se formulaient en chiffres majestueux et sans aucun doute le cabaretier n'aurait point donné pour cent cinquante livres les bénéfices légitimes qu'il avait l'espoir de réaliser le lendemain. Le crépuscule succédait aux dernières clartés du jour, il ne faisait pas nuit encore, mais une brume à demi transparente, qui s'obscurcissait rapidement, montait le fleuve et descendait du ciel. Depuis quelques instants déjà un homme de mauvaise mine se tenait immobile sur la route, devant l'auberge du *Goujon-Aventureux*, et il en examinait l'extérieur avec une profonde attention. Ce nouveau venu offrait une apparence étrange et quelque peu suspecte. Il était de haute taille et légèrement courbé, par la fatigue sans doute bien plus que par l'âge; il portait des vêtements d'une coupe jadis élégante et d'une étoffe qui avait été belle, mais en désarroi, flétris, maculés, semblant ne tenir qu'à grand-peine sur le corps de leur propriétaire. Ce costume ne décelait point une misère honnête; il était la livrée de la débauche et du vice, dans ce qu'ils ont de plus honteux. L'inconnu paraissait avoir de beaux traits, mais on en jugeait difficilement, car le haut de son visage disparaissait sous l'ombre projetée par les larges bords d'un chapeau rabattu sur ses yeux, et les flots d'une longue barbe noire, très touffue et mélangée déjà de nombreux fils d'argent, cachaient ses joues, sa bouche et son menton. L'épaule droite du per-

sonnage qui nous occupe soutenait un bâton ferré, à l'extrémité duquel se suspendait un petit paquet noué dans un mouchoir à carreaux. Après avoir prolongé son examen pendant quelques minutes, le voyageur que nous venons de décrire murmura d'une voix sourde :

—Le cabaret a changé de maître... les Durocher ne sont plus ici... aucun danger d'être reconnu... entrons!...

#### XVIII

En prononçant ces dernières paroles, l'homme de mauvaise mine franchit le seuil, se débarrassa de son paquet peu volumineux, et frappa sur une table avec son bâton ferré. Sauvageon, arraché brusquement à ses calculs, se rapprocha du nouveau venu, l'examina de la tête aux pieds, fit une grimace expressive et demanda d'un ton rogue :

—Qu'est-ce que vous voulez, l'ami?...

Depuis que la fortune lui souriait, le propriétaire du *Goujon-Aventureux* était devenu fort aristocratique en ses goûts. Il n'aimait recevoir chez lui que de bons bourgeois, des commis et des grisettes en partie fine, personnages honorables, bien vêtus, ne regardant point à la dépense et payant sans marchander. Il détestait les hail- lons et ne supportait point les clients de mauvaise mine.

—Ces gens de peu, se disait-il, rapportent moins qu'ils ne coûtent et portent préjudice à la réputation d'une maison aussi avantageusement connue que la mienne.

—Qu'est-ce que vous voulez? répéta-t-il.

—Ce que je veux, répondit l'inconnu d'une voix rauque, pardieu, c'est bien simple! je veux souper.

—Dans ce cas, allez plus loin, répliqua Sauvageon, mes provisions ne sont pas faites, et je n'ai rien à vous servir.

L'homme de mauvaise mine fit un geste de colère.

—Tonnerre du diable! qu'est-ce donc que cela? s'écria-t-il en désignant du bout de son bâton une grande corbeille remplie d'œufs frais, une pyramide de lapins entassés les uns sur les autres, les oreilles pendantes, et de nombreux chapelets de saucisses. Vous dites que vous n'avez rien, et voici de quoi nourrir vingt-cinq personnes! apprenez, aubergiste de malheur, que je manque absolument de patience et n'ai jamais souffert qu'on se moquât de moi!

Le ton ferme et rude de l'inconnu imposa quelque respect à Sauvageon; cependant, il fit une dernière tentative pour se débarrasser de ce visiteur intempestif.

—J'ai bien là quelques provisions, murmura-t-il, mais c'est comme si je n'en avais aucunes, car elles sont retenues d'avance.

—Vous vous en procurerez d'autres d'ici à demain; d'ailleurs, je n'y ferai pas une forte brèche. Je me contenterai d'une omelette et d'une demi-douzaine de saucisses grillées dans la poêle.

—Je vous satisferais volontiers, parole d'honneur, mais le temps me manque... Je suis présentement très occupé.

L'inconnu fit entendre un juron formidable et brandit son bâton d'un air menaçant.

—Je suis dans une auberge, dit-il ensuite, par conséquent dans un lieu public où chacun a le droit d'être servi pour son argent. Or, j'ai de quoi vous payer, en voici la preuve: il tira de sa poche une poignée de monnaie blanche qu'il fit sauter dans sa main sous les yeux de Sauvageon. Préparez moi donc à souper sans ajouter une parole, et dépêchez-vous, je vous le conseille, sinon, foi de Joël Macquart, je vous coupe les deux oreilles et je les cloue en façon d'épouvantail sur la porte du cabaret.

Il n'y avait rien à répondre à des arguments de cette vigueur. Le cabaretier, terrifié par les menaces de l'inconnu, perdit toute velléité de résistance.

—Je m'empresse, balbutia-t-il, je m'empresse! je ne demande que cinq minutes pour vous servir une omelette dont vous me direz des nouvelles! quand on goûte de ma cuisine, on s'en lèche les doigts jusqu'aux coudes! J'y vais mettre du lard et des petits oignons pour la rendre plus onctueuse. Allons, Javotte, allons, ma fille, vite à la besogne! prépare la poêle et casse les œufs. Mire-

les bien surtout, afin de choisir les plus frais... Allume du charbon et décroche le gril, je m'occuperai des saucisses.

Depuis un instant, Caillebotte, ou plutôt Sauvageon, parlait de sa voix naturelle, qu'il avait, dans le premier moment, rendue sèche et dure à dessein. En entendant le timbre de cette voix, l'inconnu ne put réprimer un mouvement léger. Il prêta l'oreille attentivement pendant quelques secondes, en homme qui veut étudier les moindres intonations, puis il hocha la tête d'un air satisfait et s'assit auprès de la cheminée. Avant l'expiration du délai de cinq minutes, l'omelette fumante était servie et répandait dans le cabaret les parfums les plus suaves, tandis que les saucisses se rôtissaient en crépitant sur le gril. A côté du plat de faïence si bien odorant, Sauvageon plaça la moitié d'un pain et un pot de grès, blanc au dedans, brun au dehors, rempli d'un petit vin d'Argenteuil, agréable à l'œil et piquant au goût.

—Voilà qui est fait, dit-il ensuite, vous pouvez vous mettre à table quand il vous plaira.

L'homme de mauvaise mine ne se fit pas répéter deux fois cette invitation. Il semblait affamé. Il dévora l'omelette, engloutit les saucisses, vida le broc de vin d'Argenteuil, donna l'ordre de le remplir de nouveau et réclama la seconde moitié du pain, accompagné d'un fort morceau de fromage de Brie. Après avoir achevé ce repas substantiel, l'inconnu poussa un *ouf* de satisfaction; il se renversa sur sa chaise, bourra sa pipe et se mit à fumer silencieusement, en suivant du regard tous les mouvements de Sauvageon qui, sans s'apercevoir de cet examen, allait et venait de la cheminée au buffet et du buffet au garde-manger. Chaque fois que le cabaretier se rapprochait de la table sur laquelle se trouvait une chandelle, et que, par conséquent, son visage était en pleine lumière, les lèvres de l'inconnu dessinaient un vague sourire sous leurs épaisses moustaches, et l'expression d'une joie vive se lisait dans son regard. Une demi-heure à peu près se passa ainsi, puis Sauvageon enjoignit à sa servante de prendre une lanterne et d'aller au jardin déterrer des navets et des carottes. Aussitôt que notre mystérieux personnage se trouva seul avec le cabaretier, il frappa sur la table et il demanda :

—A combien se monte ma dépense, mon brave, s'il vous plaît ?

—A trente-deux sous, tout au juste, répondit le propriétaire du Goujon-Aventureux.

—Les voici, et j'y joins cette pièce de quinze sous pour la fille... un beau brin de fille, ma foi !

—Diable ! vous êtes généreux !

—C'est ce qu'on m'a toujours dit.

—Avez-vous bien soupé, monsieur le voyageur ?

—A merveille. Je suis content de vous... le premier mouvement n'était pas des meilleurs, mais vous avez réparé cela...

—Et maintenant, sans doute, monsieur le voyageur, reprit Sauvageon, vous allez vous remettre en marche ?

—Pas le moins du monde.

—Ah bah ! vous ne continuez point votre route ?

—Non... et cela pour une excellente raison...

—Laquelle ?

—C'est que je suis arrivé.

—Tiens ! tiens ! tiens !... vous habitez donc Bougival ou les environs ?

—Précisément.

—Dans ce cas, voici longtemps déjà, je suppose, que vous avez quitté ce pays ?

—Il y a du vrai dans ce que vous dites. Mais pourquoi cette supposition ?

—Parce que je connais tout le monde, à deux lieues à la ronde, et que je ne vous ai jamais vu.

—En êtes-vous bien sûr ?

—Dame ! il me semble.

—Eh bien ! mon brave, il vous semble mal.

—Vous prétendez que je vous connais ?

—Oui, certes, et même que vous me connaissez beaucoup.

—Allons donc ! vous voulez rire ! C'est aujourd'hui très certainement la première fois que je vous rencontre, car, avec votre barbe de juif errant, vous avez une de ces figures qu'on n'oublie pas.

—Défiez-vous de votre jugement, mon brave ! reprit-il, je n'ai pas été dupe de votre incognito cinq

minutes, moi qui vous parle, quoique votre visage soit cuivré, vos cheveux teints, et que vous ayez pris une formidable dose d'embonpoint ! Diable ! il paraît que les affaires vont bien, et que la vapeur des fourneaux engraisse ! vous étiez jadis fluet comme une asperge, et vous voilà maintenant ventru comme une futaille, honorable Sauvageon.

Le cabaretier, en entendant prononcer son véritable nom, pâlit sous la couche de brique pilée qu'il étendait chaque matin sur sa figure.

—Vous savez qui je suis ? balbutia-t-il.

—Il me semble que je viens de vous en donner la preuve... A propos, quel nouveau pseudonyme avez-vous jugé convenable d'adopter dans vos nouvelles fonctions ?

—Celui de Caillebot, pour vous servir.

—Le choix me semble des plus heureux et témoigne d'un goût sûr et raffiné ! mes compliments, ami Sauvageon !

—Mais vous, monsieur, reprit le cabaretier dont le trouble augmentait de seconde en seconde, qui donc êtes-vous ?

—Regardez-moi bien en face.

L'étranger fit tomber son chapeau de feutre et découvrit aux yeux de Sauvageon sa tête couverte d'une épaisse chevelure noire qui grisonnait à peine. Le propriétaire du Goujon-Aventureux prit la chandelle et l'approcha de ce visage, dont il étudiait les traits avec une prodigieuse curiosité. Tout à coup, il tressaillit et se toucha le front, comme un homme frappé d'une idée soudaine et lumineuse.

—Monsieur le baron !... s'écria-t-il, est-ce possible ?

—Eh ! oui, pardieu, c'est possible ! répliqua Lascars en riant (car, en effet, c'était bien lui). Tu peux te vanter d'avoir mis du temps à me reconnaître !... je te croyais l'esprit plus ouvert et la mémoire plus obéissante !

—Ah ! monsieur le baron, cher et illustre maître, murmura le cabaretier, il faut m'excuser ! d'abord, s'il y a quelqu'un en ce monde que je ne m'attendais point à voir aujourd'hui, c'est vous ! ensuite, qui diable, à moins d'être sorcier, et je ne le suis pas, vous aurait deviné sous cette barbe et sous ce déguisement bizarre ?

—Ce déguisement ? répéta Lascars, parles-tu de mon costume ?

—Oui, monsieur le baron.

—Ami Sauvageon, sache que les haillons qui me couvrent constituent, pour le quart d'heure, toute ma garde-robe... Je ne les porte point par goût, je les porte par nécessité.

—Grand Dieu !... monsieur le baron se serait-il ruiné de nouveau ? murmura Sauvageon d'un ton d'angoisse.

—Parfaitement bien, mais que ceci ne t'inquiète en aucune façon, je ne t'emprunterai pas d'argent... je suis homme à refaire ma fortune encore une fois, et je ne demande pas longtemps pour cela. J'ai des projets superbes et des plans merveilleux.

—Pardieu, je sais monsieur le baron fertile en ressources ; son imagination est inépuisable...

—Ne m'appelle plus monsieur le baron.

—Quel nom faut-il donc vous donner ?

—Celui de Joël Macquart. C'est ainsi que je serai connu désormais dans ce pays.

—Dans ce pays ! répéta Sauvageon.

—Sans doute.

—Vous allez donc vous fixer ici ?

—Telle est mon intention ; ne possédant plus sous la calotte du ciel qu'une seule propriété, il est assez naturel que je l'habite.

—Monsieur le baron parle du Moulin-Rouge... je suppose ?

—Je parle en effet du Moulin-Rouge, mais je t'ai déjà dit de m'appeler Joël Macquart, et non plus monsieur le baron.

—C'est une habitude à prendre, et je la prendrai.

—J'y compte ; j'avais le projet de m'installer dans l'île ce soir même ; je crois prudent d'y renoncer, voici l'obscurité complètement venue et je remettrai mon installation à demain matin, si toutefois tu peux me loger cette nuit.

—La maison n'est pas grande, mais je coucherais à la belle étoile, s'il le fallait, pour être agréable à mon ancien maître, à mon noble bienfaiteur ! je vous céderai mon propre lit.

—J'accepte sans façon, répondit Lascars, et, comme je me sens un peu fatigué, je te prierai de me conduire sur-le-champ au gîte que je dois occuper.

—Le temps de mettre des draps blancs ; ce sera l'affaire d'une seconde.

Sauvageon s'approcha de la porte du jardin ; il appela Javotte, et, au grand étonnement de cette dernière, il lui donna l'ordre d'aller préparer sa chambre pour l'étranger de mauvaise mine.

—Ah ! bien, par exemple, voilà du nouveau ! se disait à elle-même la robuste Bourguignonne, en obéissant aux instructions qu'elle venait de recevoir, not'maitr', tout à l'heure, ne voulait tant seulement pas servir à souper à ce vilain paroissien-là, et présentement il lui donne son lit ! faut que ce soit quelque grand personnage *incoquenco* qui s'est fait reconnaître... peut-être un gros épicier de Paris, ou un fort marchand de bœufs... pour ce qui est d'avoir de l'argent, et quasiment tout plein ses poches... J'en réponds... sans ça not'maitre ne le câlinerait point ainsi... Ah ! mais non, foi de Javotte !

Au bout de quelques minutes de travail et de monologue, la servante vint avertir que tout était prêt ; Sauvageon prit le chandelier, et, s'engageant dans l'étroit escalier qui conduisait au premier étage, il précéda Lascars afin de lui montrer le chemin.

—Ça n'est pas très beau ici, dit-il en entrant dans la chambre, mais monsieur m'excusera...

—Ami Caillebotte, répliqua le baron, je serai parfaitement logé... on peut dormir sous ces poutrelles blanchies à la chaux, aussi bien que sous les plafonds peints à fresques de l'hôtel Lascars, ou de l'hôtel Talbot La Boisière.

—A propos de l'hôtel Talbot, monsieur Macquart me permet-il de lui adresser une question ? demanda Sauvageon.

Roland fit un signe affirmatif.

—Comment se porte madame la baronne ? reprit le cabaretier.

Lascars eut aux lèvres un sourire indéfinissable.

—Plains-moi, répondit-il ensuite d'un ton comiquement désolé, plains-moi, mon pauvre ami, je suis veuf... j'ai perdu ma femme...

—Quel malheur ! s'écria Sauvageon, une dame si belle et si jeune ! Ah ! par exemple, voilà un malheur !

—Que veux-tu ? nous sommes tous mortels ?

—Hélas !... et il y a longtemps que la catastrophe est arrivée ?

—Quelque chose comme deux ou trois ans.

—Eh bien ! monsieur, regardez un peu combien on se figure des choses saugrenues... j'aurais mis ma main au feu que j'avais vu madame la baronne depuis qu'elle est morte !

Les yeux de Lascars étincelèrent, mais il éteignit aussitôt cette flamme indiscreète, et il dit de l'air le plus indifférent qu'il pût prendre :

—Ah ! tu t'étais figuré cela ?

—Mon Dieu oui... il fallait véritablement que j'eus un peu la tête à l'envers.

—A quelle époque t'es-tu fait cette étrange illusion ?

—L'année dernière, à peu près dans le moment où nous voici.

—En quel lieu ?

—Ici même.

—Par exemple, s'écria Lascars, ceci devient curieux !... donne-moi quelques détails sur cette apparition, mon ami.

—Mais, fit observer Sauvageon, puisque je me suis trompé comme une bête, et que la chose était impossible, ça ne peut pas vous intéresser beaucoup.

—C'est égal, raconte toujours.

—Oh ! il n'y en a pas long à dire. C'était par un beau soir, pendant la journée, et je me reposais sur le banc qui est en bas à côté de la porte. J'entendis tout à coup un grand tapage : clic ! clac ! drelin ! drelin ! et patati, et patata ! des fouets claquaient, des grelots sonnaient, des chevaux galopèrent sur le pavé, tout ce fracas venait du côté de Saint-Germain.

—Ah ! ah ! fit Lascars.

—On voyait courir sur la route, au milieu d'un nuage de poussière, un grand carrosse très reluisant, attelé de quatre chevaux, continua

Sauvageon ; comme ce carrosse approchait, je me mis debout, par respect, je tins mon bonnet à la main, et je regardai de tous mes yeux.

L'attention de Lascars redoublait, il écoutait avec une curiosité avide les paroles du cabaretier. Ce dernier reprit :

—Le carrosse passa devant moi aussi vite que l'éclair : il y avait dans le fond un seigneur et une dame, et sur le devant deux petits garçons. Je ne fis aucune attention ni au seigneur, ni aux deux enfants, mais je vis la dame aussi bien que je vous vois, et je crus reconnaître cette belle demoiselle Pauline Talbot, devenue madame de Lascars dans l'église de Bougival. Rien n'y manquait, ni les yeux noirs, ni les cheveux blonds et elle me semblait aussi jeune qu'au jour de son mariage... Je me dis à moi-même : " Pour sûr voi à madame la baronne ; il paraît que monsieur le baron a de la famille." J'avais la berlue, tout uniment, et monsieur peut bien se moquer de moi si ça lui plaît, je n'y trouverai point à redire.

—Je ne me moquerai pas de toi, mon brave Caillebotte, répliqua Lascars, rien n'est plus simple que ce que tu viens de me raconter... tu as été dupe d'une ressemblance plus ou moins grande... il n'y a pas de quoi s'étonner.

—Tiens ! au fait, c'est probable... une ressemblance explique la chose et je ne suis pas si sot que je le supposais tout à l'heure.

—Et, demanda Lascars, depuis lors tu n'as jamais revu ni le carrosse, ni la belle dame ?

—Jamais.

—Sans doute ce brillant équipage n'appartient point au pays ?

—C'est certain, sans cela on le verrait passer et repasser de temps en temps ; je connais tous les carrosses, toutes les livrées, tous les maîtres des alentours ; il y a bien le propriétaire actuel du beau château de Port-Marly ; je ne le connais pas, celui-là, mais c'est naturel ; il habite Paris et une autre terre qu'il a je ne sais où, et il ne met point les pieds dans son domaine de Port-Marly ; c'est un très grand seigneur ; il est colonel et marquis et il a des millions.

—Sais-tu son nom ? demanda Lascars avec indifférence.

—Il s'appelle le marquis d'Hérouville.

Roland tressaillit.

—Ah ! murmura-t-il d'une voix altérée, le marquis d'Hérouville !

—Monsieur le connaît ? s'écria Sauvageon.

—Oui.

—C'est sans doute un ami de monsieur ?

—Un ami ! répéta le gentilhomme avec amertume, un ami ? oh non !

Et il ajouta d'une voix basse et sombre :

—Je ne le cherchais pas... je l'avais presque oublié... mais si le hasard ou la fatalité nous remet en présence, malheur à lui !

Un silence assez long suivit ces paroles, Sauvageon, voyant la physionomie farouche et les sourcils contractés de son ex-maître, n'osait rompre le silence. Il s'y décida cependant, au bout de quelques minutes, et il murmura en faisant vers la porte un pas de retraite.

—Monsieur semble fatigué... monsieur doit avoir besoin de repos... je vais me retirer pour laisser dormir monsieur...

Lascars releva la tête et passa sa main sur son front.

—Reste, dit-il, j'ai à te parler.

Le cabaretier fit un geste de respectueux acquiescement.

—Ami Sauvageon, ou plutôt ami Caillebotte, reprit Roland, je ne savais pas te trouver ici, mais c'est notre bonne étoile à tous les deux qui t'a placé sur mon chemin, car la rencontre est heureuse pour toi comme pour moi...

—En vérité, c'est trop d'honneur... balbutia le cabaretier.

—Trêve de modestie ! interrompit Lascars, je compte sur toi dans l'avenir comme j'y comptais dans le passé... tu m'as survi déjà, tu m'as bien servi, et je crois que tu n'as pas eu lieu de t'en repentir...

—Je m'en congratule quotidiennement, répliqua Sauvageon, puisque c'est à monsieur que je dois ma modeste aisance...

—Tu étais autrefois un gaillard prêt à tout, confirma le baron, un garçon résolu, ce qu'on appelle un hardi coquin.

Sauvageon baissa les yeux et prit une physionomie confuse.

—Ah ! monsieur, dit-il d'un air de profonde contrition, pourquoi rappeler cela ?

—Est-ce que tu oublierais le passé ? demanda Lascars en riant.

—J'essaye, monsieur... j'essaye de toutes mes forces...

—Et réussis-tu ?

—Il y a des moments, parole d'honneur, où je ne me souviens presque plus des gaillardises de ma jeunesse...

—Serrais-tu, par hasard, devenu véritablement un honnête homme ?...

—Sans doute, monsieur, puisque je possède, grâce à vous, quelques sacs d'écus qui ne doivent rien à personne.

—Et ton désir est de persévérer dans cette voie ?...

—Si la chose est possible, oui, monsieur.

—Tu te trouves donc assez riche ?

—J'ai de la philosophie, monsieur, et je me contente du bien qui m'est échu, grâce à vous...

—Tu n'as pas d'ambition ?

—A quoi ça me servirait-il d'en avoir, puisque je suis content de mon sort ?

—Cependant si l'on t'offrait de doubler, de tripler, de décupler ta fortune ?

—Sans risquer mes capitaux ? demanda Sauvageon avidement.

—Oui, sans que ton argent courre le moindre risque... que répondrais-tu ?

—Mordieu ! je répondrais que j'accepte ! et plutôt dix fois qu'une !...

## XIX

—A la bonne heure !... s'écria Lascars, je savais bien qu'en touchant la corde sensible je finis par avoir raison de tes scrupules de fraîche date.

—Faudra-t-il donc commettre des coquinerie ? demanda Sauvageon, non sans un trouble visible.

—Que t'importe ?

—Ah ! monsieur, il m'importe beaucoup... Je tiens à ma liberté plus qu'à tout au monde, et messieurs les juges ne badinent pas !... ils n'ont garde !...

—Mets-toi l'esprit en repos... répliqua Roland, messieurs les juges, comme tu dis, n'auront rien à voir dans tes affaires... il ne s'agira pour toi que de fermer les yeux, sans te mêler de rien, et de tendre la main pour recevoir la pluie d'or qui ne saurait manquer d'y tomber...

—Si c'est comme ça, monsieur, ça me va tout à fait !... C'est que, voyez-vous, quand on a l'estime de l'autorité, on y tient, et l'autorité fait grand cas de moi... jamais un cavalier de la maréchaulsée ne passe devant le *Goujon-Aventureux* sans ôter très poliment son chapeau, et ces honneurs-là flattent un homme surtout quand on n'en a pas l'habitude...

—Ainsi, tu es au mieux avec les cavaliers de la maréchaulsée ?... demanda le baron.

—Au mieux, oui, monsieur, et je m'en fais gloire... ce sont tous de braves gens et de gais compagnons ; aussi je ne leur ménage pas les petits verres de liqueurs fines, je vous prie de le croire...

—Je suis ravi de ces détails... Voilà d'excellentes connaissances, et je t'engage à les cultiver.

—Sérieusement, monsieur ?

—Très sérieusement !... ce que tu viens de m'apprendre te rend inappréciable pour moi. Tu vaux ton pesant d'or, ami Caillebotte.

—Mon pesant d'or ! répéta le cabaretier surpris et flatté.

—Sans aucun doute, et si je n'en dis pas davantage, c'est afin de ne point exalter outre mesure ton légitime orgueil, maintenant je vais te prouver que ma confiance en toi est sans bornes. Je vais dérouler sous tes yeux mes vastes projets, je vais enfin ne te rien cacher de mes ambitions et de mes espérances, à toi qui seras mon *alter ego*.

L'entretien de Lascars et de Sauvageon se prolongea pendant une grande partie de la nuit. Nous ne rapporterons point ici ce long entretien. Il nous suffira de voir le baron à l'œuvre, de connaître ses plans par leurs résultats, et d'apprendre à nos lecteurs que Sauvageon, après s'être séparé

de son ancien maître, chercha vainement le sommeil sur un lit improvisé. L'ex-cabaretier des *Lapins* ne put fermer l'œil ; d'un côté, les joies de la cupidité satisfaite, de l'autre les plus sombres inquiétudes le tiraillaient alternativement en sens inverse ; des mirages séduisants passaient devant ses regards éblouis, puis cédaient la place, sans transition, à des pressentiments de mauvais augure. Enfin, au moment où l'aube parut, Sauvageon quitta le matelas sur lequel il s'était jeté, et il résuma par ces quelques mots les combats qui venaient de se livrer en lui :

—Sans doute, se dit-il, je deviendrai puissamment riche ; je crois même que la chose est certaine, mais hier j'étais tranquille et content, sans ambition et sans inquiétude, tandis que maintenant j'entrevois et je redoute la potence... Ah ! mieux aurait valu cent fois que le baron ne revint jamais ! il a besoin de moi, donc il me payera bien, mais je ne m'appartiens plus, je suis sa chose et non plus la mienne, et si j'essayais de lui résister, il n'hésiterait point à me perdre !... Bref, j'obéirai, puisqu'il le faut, j'obéirai, quoiqu'à contre-cœur, et j'accepterai la richesse en m'efforçant d'oublier la potence !...

Ce même jour, dès le matin, après avoir déjeuné rapidement, Lascars prit un des bateaux de Sauvageon, traversa la rivière, débarqua dans l'île, et trouva le Moulin-Rouge encore plus délabré qu'à l'époque où, pendant quelques semaines, il l'avait habité.

Ce qui précède se passait, nous le répétons, seize ou dix-huit mois avant le moment auquel nous reprenons notre récit, c'est-à-dire au mois de septembre de l'année 1778. C'était un dimanche ; huit heures venaient de sonner et une soirée délicieusement tiède et calme succédait à une chaude journée, éclairée par un soleil d'automne brillant comme le soleil de juillet. Depuis le matin les Parisiens altérés et affamés s'étaient assis à tour de rôle devant les petites tables du cabaret de Sauvageon Caillebotte, et les canots de Joël Macquart avaient sillonné les eaux transparentes et limoneuses de la Seine ; puis, peu à peu, chaloupes et you-yous étaient revenus prendre leur place à l'embarcadère ; la salle basse du *Goujon-Aventureux* et la salle de verdure ombragée par les grands tilleuls du bord de l'eau, avaient perdu successivement presque tous leurs hôtes. Les promeneurs dominicaux reprenaient le chemin de Paris, les uns à pied, les autres dans les carrioles qui les avaient amenés. Bientôt l'intérieur du Cabaret-Rouge ne contient plus que cinq personnes : trois jeunes Parisiens, achevant joyeusement un repas joyeusement commencé, et deux paysans de Bougival, arrosant par d'amples libations un marché qu'ils venaient de conclure.

—Buvons le coup de l'étrier, mes amis, dit un des Parisiens, j'offre une bouteille de vin de Champagne, si toutefois notre hôte en possède. Oh ! oh ! notre hôte, avez-vous du vin de Champagne ?

—Il y a de tout dans mes caves, répondit orgueilleusement Sauvageon, je vais vous monter d'un sillery dont vous me direz des nouvelles.

La bouteille au casque d'argent parut sur la table ; le bouchon sauta. Le vin était bon : il redoubla la gaieté des trois jeunes gens qui se levèrent en chantant pour se mettre en route. Sur le seuil de l'auberge l'un d'eux fit un faux pas et tomba en poussant un léger cri. On le releva ; il avait le pied foulé ; la foulure n'était point grave, mais la marche devenait impossible.

—Eh ! bien, mes amis, dit le blessé d'un ton presque gai, voilà qui se trouve à merveille. Nous allons partir en voiture. Justement j'étais fatigué, notre hôte pourra sans doute nous procurer un moyen de transport, avez-vous une carriole, notre hôte ? une carriole et un bidet ?

Sauvageon secoua la tête.

—Ni l'un ni l'autre ; répondit-il, mon métier est de nourrir et d'abreuver les gens, et non pas de les voiturier.

—Ah ! diable !... comment donc faire ?...

—Il ne manque pas de carrioles à Bougival, reprit le cabaretier, Jean-François, le maraîcher, en a trois à lui tout seul, sous son hangar.

—Voudra-t-il nous conduire à Paris ?...